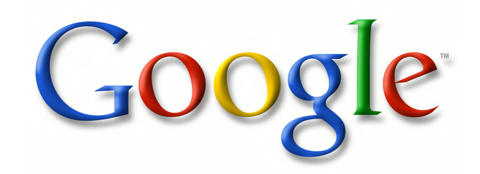
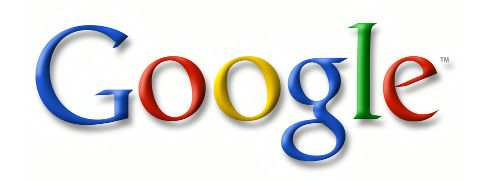
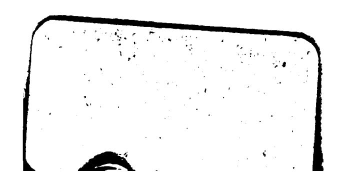





A 934,900


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN





COLLECTION LEMERRE ILLUSTRÉE



FRANÇOIS COPPÉE

Contes tout simples

Illustrations

de

G. NEYMARK

gravées

par

F. HORRIE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, Passage Choiseul, 23-31

1894

Contes tout simples



FRANÇOIS COPPÉE

Contes tout simples

ILLUSTRATIONS DE G. NEYMARK

GRAVÉES PAR F. HORRIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, Passage Choiseul, 23-31

1894



LE BON CRIME

Un soir de juin, — vous savez, un de ces purs et calmes soirs où il semble que la nuit ne viendra jamais, et où, dans le ciel couleur de turquoise, passent et repassent les souples hirondelles, — le père Volcan, le vieux marchand de tabac du village de Saint-Martin-l'Église, était assis

sur un banc de bois, près du seuil de sa boutique, et fumait délicieusement sa pipe.

Je me fais mal comprendre en disant qu'il fumait sa pipe. Je devrais plutôt dire que sa pipe était fumée par lui : car, dans le ménage, excellent d'ailleurs, que faisaient ensemble le père Volcan et sa pipe, c'était évidemment celle-ci qui était la personne la plus considérable de l'association, et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, portait la culotte. Le père Volcan, ainsi surnommé par tous les habitants du village à cause du nuage de tabac dont il était sans cesse enveloppé, appartenait à sa pipe, en était l'humble serviteur. Il lui prodiguait mille soins amoureux, l'essuyait et la faisait reluire, à chaque instant, du revers de la manche, en nettoyait souvent le tuyau avec un fil de fer, et, quand elle n'était pas à sa bouche, elle reposait près de son cœur, à l'intérieur de sa veste, douillettement couchée dans un étui. Entre nous, je crois bien



qu'il la considérait comme un être doué de raison et de volonté. Après l'avoir bourrée de caporal, le père Volcan, avant de frotter l'allumette, jetait à sa pipe un regard tendre et respectueux, comme s'il lui eût demandé la permission de l'allumer; et elle la lui donnait sans doute par un signe visible pour lui seul : car, à l'expression de bonheur et de reconnaissance qui se peignait sur le visage du bonhomme dès la première bouffée, on devait reconnaître qu'il jouissait alors d'une rare faveur et que cette pipe-là ne se laissait fumer que parce qu'elle le voulait bien.

Il y avait une dizaine d'années que ce fumeur sentimental était venu s'établir à Saint-Martin-l'Église, dans la Brie, afin d'y gérer le bureau de tabac, dont la titulaire, veuve d'un préfet, habitait Paris. Avec ce petit revenu et sa retraite de sous-officier, le père Volcan, qui s'appelait en réalité Pierre Masson, vivait parfaitement heu-

reux, ayant de nombreux loisirs qu'il consacrait à sa chère pipe. Tous ceux qui venaient dans son étroite boutique pour y remplir leur blague et y boire la goutte avaient pris en amitié cette probe et rude figure d'ancien soldat. Aux jeunes paysans, avides de récits de guerre, il racontait, pas trop longuement, ses campagnes, — Solferino, le Mexique, les batailles sous Paris, — et les commères l'avaient en estime, parce qu'il ne voulait pas d'ivrognes devant son petit comptoir d'étain et parce qu'il était le premier à dire à ses clients, quand ils s'échauffaient trop : « En voilà assez pour ce soir, les camarades!... Allez vous coucher! »

Donc, par cette paisible et belle soirée de juin, le père Volcan fumait, assis devant sa porte, lorsqu'il aperçut, au bout de la rue du village, le curé, M. l'abbé Poulier, qui venait, obèse dans sa soutane et son chapeau romain en arrière, acheter,



selon son habitude quotidienne, ses quatre sous de tabac à priser.

La sympathie était née depuis longtemps entre ce fumeur émérite et ce priseur déterminé : car tous deux étaient de braves gens. Et, ce soir-là, le curé, après avoir puisé une première prise dans sa tabatière fraîchement remplie, s'assit sur le banc, à côté du père Volcan, pour prendre le frais et faire un bout de causette.

Mais le marchand de tabac était taciturne. Vainement l'abbé, qui s'intéressait aux biens de la terre, essaya de mettre la conversation sur les cerises, qui étaient, cette année-là, parti-



culièrement savoureuses, et sur la récolte des avoines, qui s'annonçait comme magnifique ; le vieux soldat ne répondait que par monosyllabes. Il était tout à coup devenu sombre, comme si la présence d'un prêtre eût réveillé au fond de lui-même un ancien souci.

Il finit par retirer sa pipe de sa bouche, la regarda pendant une minute comme pour lui demander conseil, et, ayant reçu d'elle, probablement, une tacite approbation, il se tourna brusquement vers l'abbé Poulier.

« Monsieur le curé, dit-il avec un peu d'embarras, vous ne me voyez pas à la messe et aux vêpres, mais vous ne m'en voulez point, et vous avez raison, car vous savez que je suis seul à la maison et que je ne peux pas fermer mon débit pendant le temps des offices... Au fond, j'ai de la religion, et, le jour où je serai très malade et où je sentirai que je vais passer l'arme

à gauche, soyez tranquille, je vous enverrai chercher avec le bon Dieu et tout le fourniment... Avant le départ, vous me ferez passer la revue d'inspection et vous m'expédierez au Paradis, devant saint Pierre, en tenue numéro un... C'est convenu... Je n'ai rien fait d'impardonnable, vous vous en doutez bien... Pourtant, il y a une action de ma vie qui me préoccupe, quand je me la rappelle, plus que toutes les autres, oh ! mais, là, qui me préoccupe au point que j'ai eu souvent envie d'aller vous voir et de vous la raconter.

— Rien n'est plus facile, répondit le prêtre, assez surpris du ton sérieux dont le père Volcan avait prononcé ces dernières paroles. Je suis, tous les samedis, de cinq à six, au confessionnal... »

Mais le marchand de tabac l'interrompit:

« Ah ! voilà !... C'est plus compliqué que ça n'en a l'air... Et il y a des moments où je me demande si cette action est la plus



mauvaise ou la meilleure que j'aie commise... Écoutez, monsieur le curé ! Vous êtes des tombeaux à secrets, vous autres, par profession... Si je vous disais la chose, ici, tout bonnement, pour avoir votre avis d'homme à homme, ça mourrait tout de même entre nous, n'est-ce pas ?...

— Assurément, fit le curé. Même en dehors du tribunal de la pénitence, je sais être discret. Et si cette confidence peut vous soulager...

— Eh bien, ça va... Merci, s'écria le bonhomme. Vous me rendez là un vrai service... »

Puis, baissant la voix :

« Ah ! dame, l'histoire est terrible... C'est égal, la confiance me revient, et j'ai comme une idée que vous me jugerez avec indulgence... En deux mots, voici la chose : j'ai été complice d'une escroquerie et j'ai tué un homme... mais je crois quand même que j'ai bien fait... Écoutez-moi ça. »



Avec un sursaut involontaire, l'abbé s'était instinctivement reculé jusqu'au bout du banc. Mais le père Volcan n'y prit pas garde. Il vida et rebourra sa pipe avec soin, l'alluma sans se presser, rêva pendant quelques secondes, en regardant le ciel glauque où ne glissaient plus d'hirondelles et où venaient d'éclore les premières étoiles, et commença tranquillement son récit :

« D'abord il faut vous dire que, vers 1868, avant la guerre, j'étais déjà un vieux brisquart. Quatorze ans de service. Je venais de me rengager et de toucher la prime. J'étais sergent et je devais toujours rester sergent, bien entendu. Je ne sais même pas mettre l'orthographe. Ma carrière militaire était donc réglée d'avance. Encore un congé, et j'aurais ma retraite et la médaille, comme ça s'est passé effectivement. C'était plein de badernes, de pieds de banc comme moi, l'ancienne armée. Souvent



des vieilles bêtes, des vieux pochards, qui avaient dans les amygdales un grain de sel qui ne voulait pas fondre. Mais, au feu, de rudes lapins tout de même!... Je ne veux pas dire de mal des régiments d'enfants que nous avons aujourd'hui. Pourtant, il faudra voir ça, à l'usage.

« Parmi les vétérans à deux brisques, j'étais un des moins abrutis, attendu que je n'ai jamais aimé à lever le coude. Or, voilà qu'on immatricule dans ma compagnie, la troisième du premier, un engagé volontaire, un jeune homme bien né, qui n'avait pas de quoi payer la pension à l'École Militaire, mais qui voulait quand même être soldat et décrocher l'épaulette, par le plus long, en passant par les bas grades. Il me plut tout de suite, le nouveau. Un beau garçon blond, à moustaches rousses, ayant une flamme de bravoure dans le regard, poli et bon enfant pour tout le monde, mais avec je ne sais quoi de



sérieux dans sa personne, qui faisait dire : « Toi, tu seras un chef ! » Comme instructeur, je lui mis le premier un fusil entre les mains et je lui enseignai « par le flanc droit ! » Bah ! au bout de quinze jours, il aurait pu m'en remontrer. Né militaire, que je vous dis. C'était dans le sang. Je me pris de goût pour ce Louis Pascal — c'était son nom — et je pus lui donner d'abord quelques bons conseils, lui adoucir les ennuis du début. Caporal au bout de six mois, il attrapait bientôt son galon d'or, et nous devenions une paire d'amis. Bien qu'il ne fût que mon égal par le grade, je savais bien qu'il était mon supérieur de toutes façons. Mais il avait la bonté de ne pas me le faire sentir, me montrant de la déférence, au contraire, en ma qualité d'ancien, se rappelant toujours les petits services de rien du tout que je lui avais rendus, à son arrivée au corps. Ah ! le brave enfant !... Notez qu'il était orphelin, sans

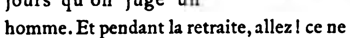


fortune, qu'il avait fait ses études comme boursier dans un collège, et qu'il ne recevait, pour tout potage, que vingt francs par mois d'une vieille parente. N'importe! il était le sous-officier le mieux tenu de la compagnie. Pas un liard de dettes, et toujours cent sous pour obliger un camarade. Une perle, vous entendez bien... Qu'est-ce qu'un vieil imbécile comme moi avait de mieux à faire que de se dévouer corps et âme, quand il rencontrait un ami de cette qualité-là?... Et puis, un jour, voilà qu'il a un duel et qu'il flanque un joli coup de pointe à un autre sergent de la compagnie, un fruit sec de Saint-Cyr... Je demande pourquoi à Louis Pascal; il me répond : « Rien, des niaiseries. » Mais le lendemain, j'apprends que le saint-cyrien raté, le petit pédant, s'était moqué de ma façon de rouler les *r* en commandant l'exercice, et que Pascal s'était battu à cause de moi... Alors, vous comprenez, monsieur



le curé, s'il avait voulu, il n'aurait eu qu'à siffler pour que j'aille me faire couper en quatre.

« Là-dessus, la guerre est déclarée, et nous sommes du premier coup de chien, à Wissembourg. C'est là que j'ai vu Pascal au feu. Oh ! superbe ! L'intrépidité froide, la meilleure. Rien qu'une ride en forme de V entre les deux sourcils. Mais aussi solide qu'un vieux troupier et maniant son fusil comme à la parade... C'est dans les mauvais jours qu'on juge un homme. Et pendant la retraite, allez ! ce ne





sont pas les lignards de notre peloton qui se sont débandés en jetant leurs armes. Louis était là, infatigable, montrant l'exemple... Un soldat d'élite, je l'avais bien deviné... A Châlons, quand on essaye de reformer les débris de l'armée et d'accommoder les restes, on le nomme officier, et c'était justice... Vous dire le plaisir que j'ai eu à ne plus le tutoyer et à lui dire : « mon lieutenant!... » Quelques jours après, à Sedan, voilà que nous sommes encore écrasés. Mais nous étions du corps de Vinoy, qui se dégage et rentre dans Paris, où il n'y en avait pas trop, des pantalons rouges, et où c'était toujours nous autres qu'on mettait devant, dans toutes les affaires... A Champigny, j'attrape un pruneau dans la cuisse, et j'étais pris par les Prussiens, si mon brave Pascal, qui lui-même saignait de deux blessures, ne m'avait pas pris sous le bras et ramené à l'ambulance, au milieu des balles... Vous



concevez, n'est-ce pas ? que j'adorais cet homme-là... Aussi, lorsqu'il put venir me voir, au Val-de-Grâce, après la capitulation, au moment où je commençais à marcher avec une canne, et lorsque je vis ses deux galons et sa croix, ma foi ! j'ai envoyé promener la hiérarchie et je suis tombé dans ses bras en pleurant comme une bête... Lieutenant et décoré ! A vingt-cinq ans ! Il était sûr, maintenant, de devenir colonel, général, est-ce que je sais ?... Un chagrin, par exemple, c'est que nous n'allions plus être ensemble. On l'envoyait à Bordeaux, avec son nouveau grade, tandis que je restais au régiment, où je n'avais plus que trois ans à tirer pour obtenir mon congé définitif.

« Mais le lieutenant Pascal n'était pas homme à oublier son vieux frère d'armes. Tous les deux mois, je recevais de lui un petit billet, très amical, avec un bout de mandat, pour mon tabac, pour de petites

douceurs, et je répondais de mon mieux, certain qu'il aurait plaisir à reconnaître ma grosse écriture de nourrice.

« Du temps passa. Me voilà libéré. Et, comme les quelques centaines de francs de ma retraite c'était un peu court, et même trop court, je cherche et je trouve un emploi de gardien de chantier, chez un entrepreneur de démolitions, du côté de la gare d'Ivry... Une après-midi, j'étais en train de ranger de vieilles ferrailles, quand je m'entends appeler par mon nom. Je me retourne et je vois devant moi mon lieutenant en bourgeois, le tuyau de poêle sur la tête, mais toujours bel homme dans sa redingote boutonnée, avec le petit bout de ruban rouge.

« Ah ! pas plus fier qu'autrefois. On se donne l'accolade, il me demande si je vais bien, si je suis content, et, comme il m'arrive de lui dire : ,

— « Savez-vous, mon lieutenant, que

c'est la première fois que je vous vois en tenue civile ?...

— « Eh bien, mon brave Pierre, qu'il me répond, tu ne me verras plus autrement.

— « Comment ? Qu'est-ce que ça signifie ?...

— « Que je ne suis plus militaire, que j'ai donné ma démission. »

« Mon sang ne fit qu'un tour. Un si bon, un si beau soldat ! Abandonner l'armée, renoncer à un avancement certain, à une carrière superbe ! Sans doute, il fallait qu'il eût pour ça de vraies raisons. Mais, tout de même, c'était un crève-cœur !

« Tout en faisant les cent pas à côté de moi dans le chantier plein de débris, il me conta son affaire. Une femme !... J'aurais dû le deviner... Il quittait le service à cause d'une femme. A Toulouse, où il tenait garnison en dernier lieu, mon jobard de lieutenant était devenu amoureux fou de



la fille d'un professeur du lycée, qui logeait dans la même maison que lui. Mais voilà! un officier ne peut se marier qu'en justifiant de la dot réglementaire, et le pauvre garçon, pas plus que le futur beau-père, n'avait le premier sou des trente mille francs. Alors il avait, par coup de tête, donné sa démission. Heureusement qu'il avait alors trouvé une bonne place, à Paris, chez un banquier, à cause de sa décoration. Et, franchement, disait-il, il ne regrettait rien, attendu qu'il était heureux comme un dieu avec sa petite femme, qui allait bientôt lui donner un bébé. Et il venait m'inviter à déjeuner avec eux, le dimanche suivant, dans leur petit nid d'amoureux, au cinquième étage d'une maison du boulevard des Batignolles.

« J'y allai, avec ma redingote à manger du rôti, astiqué comme pour la revue du colonel. Et, dès que j'eus vu Mme Pascal, allez! j'excusai la folie de mon lieutenant.

Un amour de blonde, toute jeune, et si gaie, si aimable, avec de la bonté plein ses yeux bleus, qui lui faisaient le tour de la tête ! Il était charmant à voir auprès d'elle. On sentait qu'il l'aimait de passion et de tendresse, comme une femme et comme un enfant. Ah ! le gentil déjeuner ! La petite madame me traita comme un vieil ami, et ça me réjouit le cœur de constater que son mari lui avait souvent parlé de son vieux camarade. Il y avait un vin de Saumur, dont on avait tort de ne pas se méfier, et dont je vidai pas mal de verres à la santé du mioche qu'on espérait, de sorte que, en m'en retournant à Ivry-la-Gare, j'étais un peu vent-debout vent-arrière et que je chantonnais tout bas des chansons de route. Mais, malgré mon petit coup de sirop, je pensais tout le temps au joli couple que faisaient mon lieutenant et sa blonde, et je leur souhaitais du bonheur en veux-tu en voilà !



« Ils en eurent d'abord et beaucoup.

« Il paraît que Pascal avait tout de suite attrapé le maniement des affaires, si bien que son patron, au bout de deux ans, le prenait pour associé, et que mon lieutenant allait tous les jours à la Bourse, et qu'il gagnait de l'argent gros comme lui. Même chance du côté du ménage. Trois bébés en trois ans, deux garçons et une fille. Et beaux ! De vrais enfants d'amoureux ! Le premier dimanche de chaque mois — c'était convenu — je déjeunais là, en famille. Car la prospérité ne change pas les bons cœurs, et le mari ni la femme ne rougissaient de leur humble ami. Ah ! ils ne logeaient plus au cinquième, mais dans un bel appartement au premier, boulevard Haussmann, s'il vous plaît, et c'était un domestique en cravate blanche qui vous changeait les assiettes. Pour faire honneur à mes hôtes, je me mettais sur mon trente-et-un, ça va sans dire ; mais, malgré tout,



j'avais l'air de ce que je suis, pas vrai? d'un homme du commun, d'un pauvre diable. Eh bien! monsieur le curé, j'ai toujours été reçu chez les Pascal par la cordiale poignée de main de mon lieutenant, par le sourire de sa jolie dame, et les enfants venaient tout de suite m'embrasser. Trouvez-en beaucoup, des riches comme ceux-là!

« Tout alla bien jusqu'à l'hiver de 1880; et, bien des fois, en songeant que Pascal roulait carrosse, à présent, je m'étais dit qu'il avait eu une crâne idée, après tout, de lâcher le métier militaire et de rendre son épaulette. Mais, le premier dimanche de décembre, en déjeunant chez lui, je m'aperçus qu'il était distrait, préoccupé, et que, de temps en temps, reprenant une habitude d'autrefois quand il avait quelque souci, il saisissait le bout de sa longue moustache rousse et la mettait entre ses dents pour la mordiller.



— « Qu'est-ce qu'il y a donc ? songeais-je en m'en allant. Ses enfants grandissent et se portent bien. Il a toujours, en regardant sa femme, des yeux de lune de miel... Pourvu que ses affaires ne marchent pas de travers... Avec ce diable d'argent, on n'est jamais sûr de rien. »

« Et, cette nuit-là, je dormis mal... Les vraies amitiés, voyez-vous, c'est une manière de baromètre... Toute la journée du lendemain, je fus inquiet, j'eus comme le pressentiment d'un malheur...

« Vers dix heures du soir, avant de me coucher, j'allume ma lanterne et je commence ma ronde dans le chantier comme je faisais tous les jours. Le temps était boueux et humide. Pas une étoile au ciel. Tout à coup, voilà qu'on sonne à la grille. Ça me surprend. Qu'est-ce qui pouvait venir si tard ? Je vais ouvrir et, à la lueur de ma lanterne, je reconnais mon lieutenant, engoncé dans la fourrure de sa pe-



lisse. Ah ! je compris bien qu'il s'agissait de choses graves. Il était pâle, et je vis, là, entre ses deux sourcils, cette ride en forme de V, qui s'y creusait jadis, dans les batailles, quand ça chauffait ferme.

« Alors il me dit brusquement :

— « Masson, j'ai besoin de toi, mon vieux... Peux-tu m'accompagner... tout de suite ?...

— « Bien sûr... Présent ! que je réponds sans hésiter.

— « Tu peux sortir de ton chantier, y rentrer deux heures après, dis-moi, sans qu'on s'en aperçoive, sans que personne se doute de rien ?

— « Rien de plus facile. Je suis tout seul ici, la nuit... Qui est-ce qui s'occupe de moi ?... Un quartier désert, pas un chat dans la rue, dès la nuit close.

— « Alors, viens, reprend mon lieutenant, d'une voix sèche qui ne me disait rien de bon. Éteins cette lanterne, ferme



cette grille, mets la clef dans ta poche... et suis-moi. »

« J'obéis, naturellement. J'étais tout paré pour sortir. J'avais ma casquette et ma peau de bique. Nous voilà partis. Il allait si vite que j'avais peine à marcher à son côté. Nous enfilons le quai jusqu'au pont d'Austerlitz. Pas un mot. Parfois, je lui jetais un regard de côté, timidement. Son profil, à moitié caché par le collet de fourrure, était comme crispé, ratatiné, et me faisait peur. Et, à chaque instant, d'un geste nerveux, il se fourrait sa moustache dans la bouche pour la mordre. J'avais bien envie de l'interrompre, de lui demander où nous allions d'un tel train; mais je n'osais pas.

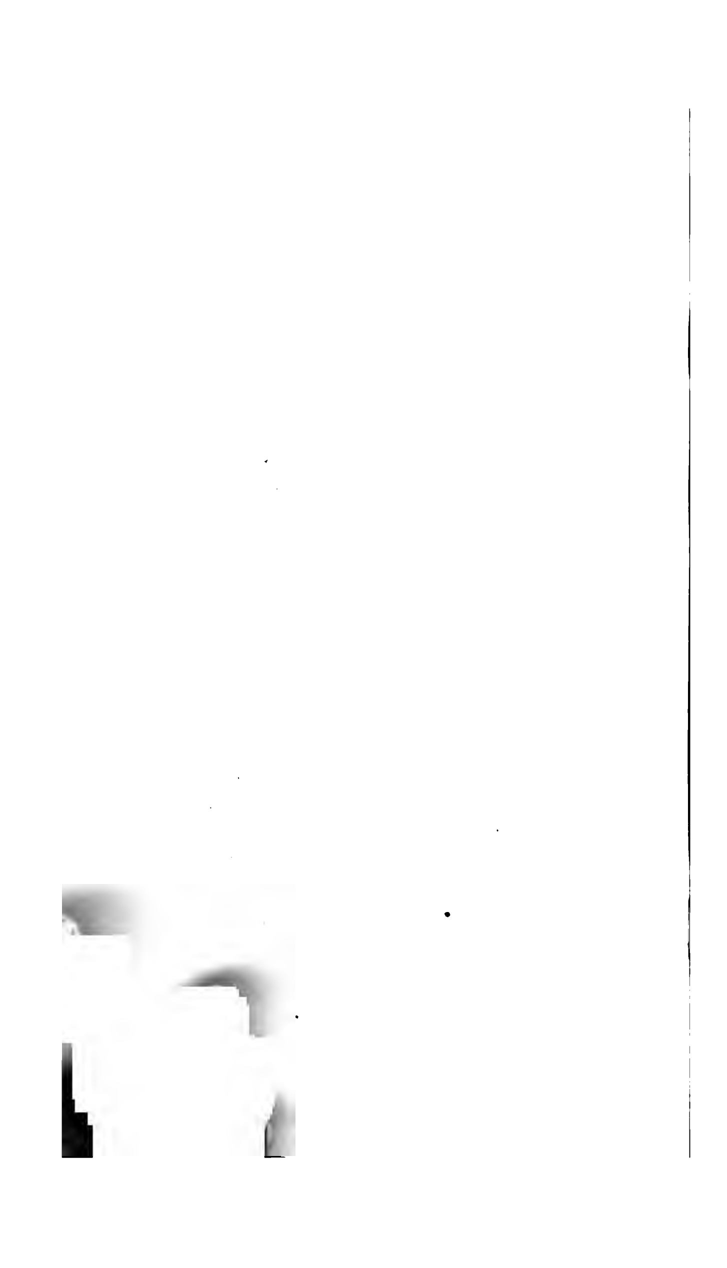
« Comme nous passions devant la Halle aux Vins, il me dit entre les dents :

— « Tu n'es pas fatigué?... Tu peux aller comme ça jusqu'à l'Esplanade des Invalides?... C'est là que nous avons affaire.



4





— « Jusqu'où vous voudrez, mon lieutenant. »

« Ah ! je ne l'oublierai jamais, la promenade !... Une, deux... Une, deux... Au pas gymnastique... Des quais, et encore des quais, avec le reflet des becs de gaz dans la rivière noire... Presque personne dehors, à cause du sale temps... Un fiacre, par-ci par-là... De rares passants qui se hâtaient... Et puis, quelquefois, un omnibus qui roulait lourdement, d'un air endormi. Je vous le répète, quand il va se passer quelque chose de vilain pour un homme qu'on aime tendrement, comme j'aimais Louis Pascal, ça se pressent, ça se devine... Et mon cœur faisait : « poum ! poum ! » dans ma poitrine.

« Enfin, nous y arrivons, à cette Esplanade. Absolument déserte. J'entendis une horloge éloignée sonner le quart avant onze heures. Mon lieutenant s'engagea sous un quinconce, du côté du Gros-Caillou. Les arbres étaient dépouillés, mais il y fai-



sait quand même très noir. Nous faillîmes nous heurter contre un banc. Il s'y laissa tomber, comme accablé de fatigue, et m'ordonna, de sa voix effrayante :

— « Assieds-toi. »

« Mais, quand j'eus pris place à ses côtés, il m'empoigna la main, et je sentis que la paume de la sienne était chaude à faire cuire un œuf.

— « Tu m'aimes, n'est-ce pas ? qu'il me dit alors.

— « Voyons, mon lieutenant, est-ce que ça se demande ?...

— « C'est que je vais exiger de toi une chose très grave.

— « Allez toujours.

— « Eh bien, écoute... Je suis un homme perdu !... »

« Et le ton dont il me lança ces mots-là, ah ! monsieur le curé, ça me donna la petite mort.

— « Perdu !... Et sans ressource !... Ah !



pourquoi ne suis-je pas resté le pauvre officier, qui n'avait pas vingt francs dans la poche à la fin du mois, quand il avait payé sa chambre, sa pension, donné des acomptes au maître bottier, au maître tailleur, à toute la séquelle?... Enfin, ce qui est fait est fait... Figure-toi, mon vieux camarade, que Krielmann, mon associé, est un coquin, qu'il a abusé de ma signature, qu'il m'a compromis dans un tas de sales tripotages, que, dans un mois, deux mois, ce sera la catastrophe, la faillite, et que nous serons, lui et moi, déshonorés! »

« C'était pour me faire crever d'apoplexie, une pareille confidence. Dans un éclair de souvenir, je me rappelai ce capitaine-trésorier qui avait mangé la grenouille, — une vieille histoire, quand j'étais à Mostaganem, — ce vétéran à moustaches grises, qu'on avait dégradé devant le régiment rangé en bataille... Et je revoyais le plus ancien sergent lui arracher ses épaulettes!

— « Je n'ai été que faible, aveugle, tu n'en doutes pas, dit alors mon malheureux ami. Mais j'ai mis mon nom sur les paperasses, je suis responsable... Nous allons manquer, et d'une somme énorme... Mais sois tranquille ! Ton lieutenant ne sera pas un banqueroutier... Ce soir, après que ce misérable Krielmann m'eut montré la situation telle qu'elle est, désespérée, je suis rentré à la maison et j'ai chargé mon revolver d'ordonnance. »

« Étourdi de surprise et de douleur, je lui criai :

— « Vous vous tueriez ?...

— « Aimerais-tu mieux, me répondit-il, me voir arrêté, condamné, rayé des cadres de la Légion d'honneur ?... Car c'est ainsi ; Il s'agit pour moi de la police correctionnelle... Pas de sensiblerie ! Je sais que je parle à un homme ! Sache que je n'ai plus qu'à me faire sauter le caisson. »

« Monsieur le curé, j'aimais mon lieu-

tenant comme un frère. Mais l'honneur avant tout. Puisque les choses en étaient là, je n'avais plus qu'à l'approuver, c'est-à-dire à me taire.

— « Donc, c'est convenu, reprit le pauvre garçon. Si tu me refuses ce que je vais maintenant te demander, je rentre chez moi... et, « feu ! » dans la tempe droite... Je mourrai avec cette atroce pensée que je laisse ma femme et mes enfants sans un sou, dans la misère... Eh bien ! cette douleur-là, mon vieux Masson, tu peux me l'épargner. »

« Je crus qu'il devenait fou et je dis machinalement :

— « Comment ça ? »

« Mais mon lieutenant avait son idée, et une terrible idée, comme vous allez voir.

— « Depuis quelques années, comme tu sais, murmura-t-il en s'approchant de moi, il m'a passé beaucoup d'argent par les mains. Je n'ai pas fait d'économies, je



croyais que ça durerait toujours, que j'avais bien le temps. Et puis, c'était si doux d'entourer de bien-être et de luxe ceux que j'aimais ! Pourtant j'ai pris une bonne précaution. J'ai contracté, en faveur de ma femme, une assurance sur la vie... Si je meurs, mais de mort naturelle, — car le suicide, dans ces cas-là, ça ne compte pas, — on lui paiera cent mille francs... Maintenant, suis-moi bien... Voici un couteau, prends... Je vais te donner ma montre, mon porte-monnaie... Tu vas me frapper au cœur, me tuer d'un coup... Puis tu ouvriras mes vêtements comme si l'on m'avait fouillé... et tu t'en retourneras bien vite là-bas, à ton chantier, en emportant le couteau... N'oublie pas, surtout, d'emporter le couteau... Personne ne se doutera de rien... Demain, on trouvera ici le cadavre d'un homme assassiné, la compagnie paiera la prime, et ma famille aura du pain !... Je sais bien, je vole les assu-



reurs... Mais, bah ! la compagnie est riche, et puis, ça c'est l'affaire de ma conscience, je m'en expliquerai avec le bon Dieu, s'il y en a un... Pour toi, ce que je te demande, c'est tout simplement de rendre ce dernier service à ton ami, à ton compagnon d'armes... Voyons, mon vieux Masson, as-tu compris ? »

« Certes ! oui, j'avais compris. Mais j'étais glacé jusqu'aux moelles. Le tuer de ma main ! Mon lieutenant ! mon seul ami ! Non ! non !... Jamais je n'aurais ce courage-là !... Mais il me prit les mains, me supplia, en pleurant sur mon épaule, avec des caresses de petit enfant !... Le malheureux, qui comptait bien que je finirais par consentir, avait dit à sa femme, après dîner, qu'il souffrait d'une migraine, qu'il allait faire une longue promenade... Quoi de plus vraisemblable qu'une attaque nocturne, que le meurtre d'un promeneur solitaire ?... Oh ! je vivrais mille ans que



je m'en souviendrais toujours, de l'heure épouvantable que j'ai passée là, dans la nuit, sur ce banc désert, à entendre mon pauvre Pascal sangloter et me demander la mort !...

« Enfin, à force de me prier, à force de m'apitoyer sur les siens, — tant pis si je vous fais horreur, monsieur le curé, — mais il m'a décidé à faire ce qu'il voulait... Et je lui ai obéi ! Oui, pour le suprême adieu, je l'ai serré sur mon cœur, je l'ai baisé sur la bouche, comme à la salle d'armes, avant l'assaut, et je l'ai frappé en pleine poitrine, et je me suis enfui comme si mes habits avaient pris feu... Au coin du pont de la Concorde, j'ai jeté dans la Seine le couteau tout sanglant, avec la montre et le porte-monnaie, et je suis revenu quatre à quatre à Ivry, où j'ai pleuré toute la nuit dans mon galetas !... Et tout s'est passé comme il l'avait prévu. On a cru qu'un rôdeur l'avait tué, pour le dé-



pouiller, la compagnie d'assurances a versé la somme, et Mme Pascal a eu de quoi vivre et élever ses enfants.

« Seulement, après ce que j'avais fait, leur vue me devint un supplice... Non! voir celle que j'avais rendue veuve et que rien ne pouvait consoler! Voir ces pauvres orphelins qui me sautaient au cou, dès que j'arrivais, et qu'il me fallait caresser avec cette main qui avait tué leur père!... Non! je ne pouvais plus!... C'est alors qu'on m'a proposé la gérance de ce bureau de tabac, et j'acceptai pour m'éloigner d'eux, pour quitter Paris. Je leur écris seulement de temps à-autre, et je sais qu'ils ne sont pas trop malheureux. Mon action, du moins, n'aura pas été inutile.

« N'importe! j'y pense souvent, la nuit, quand je n'ai pas sommeil, et je suis alors bien triste, et, plus d'une fois, j'ai eu l'envie d'aller vous raconter la chose, monsieur le curé, dans votre guérite... Mais,



dans d'autres moments, quand j'y réfléchis bien, je me dis que je ne pouvais pas refuser ce service-là à mon lieutenant, que j'ai agi comme un véritable ami, et je me sens tout à fait tranquille... Eh bien ! maintenant, dites-moi franchement ce que vous en pensez. »

L'abbé Poulier, qui avait écouté le récit du père Volcan avec une émotion profonde, resta pensif pendant quelques minutes, ouvrit sa tabatière et y plongea le pouce et l'index, comme pour y puiser sa réponse. Enfin, se décidant, il renifla une copieuse prise et dit à l'ancien soldat :

« Mon cher ami, si nous étions au tribunal de la pénitence, mon devoir serait de me rappeler, avant tout, le saint commandement : « Homicide point ne seras », et je n'aurais qu'à vous ordonner de vous repentir de votre action... Mais, ici, je me contente de vous tendre la main et de vous dire : « Vous êtes un brave homme. »



Le curé s'éloigna, sur cette bonne parole. Elle fit, à coup sûr, grand plaisir au père Volcan, à qui, pourtant, restait un scrupule. Resté seul dans la clarté de la nuit d'étoiles, il s'adressa, pour le calmer, à sa pipe éteinte, qu'il roulait entre ses doigts, à sa pipe, qui était un peu sa conscience. Il la considéra longuement et lui trouva sans doute l'air de la pipe d'un innocent, car, subitement rasséréné, il lui demanda et obtint d'elle la permission de la fumer une dernière fois, avant d'aller se mettre au lit.







L'ADOPTION

CONTE DE NOËL

DEPUIS vingt ans, Jean Vignol écrivait des romans-feuilletons pour les journaux populaires, des romans où il n'était question, comme de juste, que d'assassinats et d'enfants substitués à d'autres dès le berceau. Il n'était vraiment pas plus maladroit que ses rivaux dans cette spécialité. Si jamais vous faites une dangereuse



maladie — ce dont Dieu vous garde ! — et si vous ne savez comment remplir les heures d'ennui d'une longue convalescence, lisez les *Mystères de Ménilmontant,* qui n'ont pas moins de vingt-cinq mille lignes. Vous retrouverez là tous les ingrédients accoutumés de cette cuisine littéraire.

Le début est saisissant, surtout, quand ce scélérat de duc de Vieux-Donjon, à la sortie de l'Opéra, descend dans l'égout collecteur, où il a rendez-vous avec un forçat libéré de sa connaissance, qui doit lui remettre des papiers susceptibles de perdre la belle marquise des Deux-Poivrières, laquelle, ayant été changée en nourrice, n'est pas la fille d'un Grand d'Espagne de première classe, comme tout le faubourg Saint-Germain en est convaincu, mais bien celle d'un ébéniste de la rue Popincourt, jadis condamné à mort par suite d'une erreur judiciaire, et guillotiné, selon les rites,

au lieu et place du forçat à qui le duc a donné ce rendez-vous inconfortable et souterrain.

Vous voyez, d'après ce simple exemple, que Jean Vignol connaissait parfaitement son métier.

Pourtant le pauvre homme ne réussissait guère, avait beaucoup de mal à placer sa « copie », vivait fort chichement. Ah! voilà. C'est d'abord qu'il n'avait pas de chance, et puis qu'il était un modeste, un timide, ne sachant pas jouer des coudes, faire son chemin à la mode américaine.

Bien entendu, il n'avait pas débuté dans les lettres par le roman-feuilleton. Il conservait toujours, au fond d'un tiroir, mais sans espérance de les mettre au jour, ses deux ouvrages de jeunesse, composés par lui du temps où il avait encore tous ses cheveux et l'ambition du grand art. C'était d'abord le manuscrit d'un volume d'élégies, *Fleurs de poison,* où le poète se plai-





gnait notamment des infidélités d'une jeune personne qu'il désignait sous le romantique pseudonyme de Fragoletta et qu'il comparait à toutes les amoureuses célèbres depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, tandis que, dans la réalité des faits, l'inconstante demoiselle se nommait Agathe et était trottin chez une fleuriste. L'autre manuscrit, plus volumineux, contenait un drame très horrifique et moyenâgeux, portant ce titre sanglant, *les Écorcheurs,* et tout le long duquel des gens coiffés du chaperon et chaussés de souliers à la poulaine se passaient réciproquement au travers du corps des épées à deux mains et des tirades à n'en plus finir.

Malheureusement, les drames en vers ne sont pas comestibles, et les *fleurs de poison* ne peuvent pas même servir, comme les capucines, à parer la salade. Il fallait vivre là-haut, à Belleville, dans le petit logement, au cinquième étage, où Jean



Vignol habitait avec sa mère, tordue de rhumatismes et gémissant du matin au soir. Pour gagner quelque argent — oh ! très peu — le poète devint romancier populaire, à peu près comme un peintre raté se fait photographe.

Doux et résigné, il accepta le métier, y mit tous ses soins, mais, comme nous l'avons dit, sans grand succès. C'était assez juste, après tout, car il manquait de conviction, de sincérité, ne prenait pas assez au sérieux ses marquises qui avaient pour père un ébéniste guillotiné et ses ducs qui se promenaient dans les égouts en pelisse de fourrure et en cravate blanche.

Le directeur du *Petit Prolétaire,* où Jean Vignol publiait ses histoires à dormir debout, le lui disait tout crûment : « Mon cher, on sent que vous n'y croyez pas, » et ne le payait que deux sous la ligne. Le pauvre garçon savait qu'il était supérieur à sa grossière besogne, en souffrait, pous-



sait souvent un gros soupir. Mais quoi? c'était sa destinée, et, pour faire bouillir son maigre pot-au-feu, il s'épuisait à inventer des aventures de plus en plus extravagantes.

Une fois, par exemple, il n'aurait pu payer deux termes en retard et il eût sans doute été saisi, s'il n'avait, au dernier moment, obtenu une avance du directeur du *Petit Prolétaire,* séduit par le sujet d'un roman dont voici en substance le premier feuilleton : « Un musicien de l'orchestre de l'Ambigu, qui est d'ailleurs, sans s'en douter, le bâtard d'un pair d'Angleterre, rentre chez lui après le spectacle et découvre un squelette dans l'étui de sa contrebasse ». *La suite au prochain numéro.*

Tant que la maman avait vécu, Jean Vignol, modèle de piété filiale, avait assez bien supporté la vie. Mais, depuis deux ans qu'il était seul au monde, — point de









parents, peu d'amis, des habitudes casanières, — il s'ennuyait ferme, dans son haut logis de Belleville.

Il était, à présent, un petit homme de quarante-sept ans, avec un commencement de bedaine, une large barbe noire, un nez socratique, des yeux de bon chien et l'épi de Saint-Pierre sur un crâne beurre-frais. Ayant peu de santé et un estomac de deuxième classe, il avait même dû renoncer aux consolations du tabac. Jamais les personnages ordinaires de ses fictions, — assassins en gants jaunes; vertueuses ouvrières mises à mal et lâchement abandonnées par un vil aristocrate; généreux ingénieurs, sortis de l'École Centrale, fils de leurs œuvres, et obtenant, au dénouement, le ruban rouge et la main de la jeune personne dix fois menacée, dans le cours du roman, des pires outrages, — jamais, dis-je, toutes les marionnettes de son guignol mélodramatique ne lui avaient sem-



blé plus fastidieuses. Positivement, le malheureux se dégoûtait de son métier.

« Quelle scie ! se disait-il un soir de veille de Noël, en montant avec lenteur ses cinq étages, car il devenait un peu asthmatique. Quelle scie ! Voilà qu'ils trouvent encore, au journal, que ma dernière machine, *Mazas et Compagnie,* manque de coups de couteau. Il va falloir que je ressuscite Bouffe-Toujours, mon forçat, que j'ai fait précipiter, il y a huit jours, du haut de la tour Eiffel, et que je lui fournisse des victimes... Et, après cette complaisance, vous verrez qu'ils refuseront encore de me mettre à vingt centimes la ligne... Ah ! la chienne de vie ! »

Rentré chez lui, il éprouva plusieurs menus désagréments. Après un regard de mélancolie à son râtelier de pipes, pareil au harem d'un sultan qui a renoncé à la bagatelle, Jean Vignol s'aperçut que son feu de coke, qu'il avait pourtant bien cou-

vert de cendres avant de sortir, était complètement éteint. Il dut, pour le rallumer, se salir les mains au mâchefer. Sa lampe avait été mal préparée, le matin, par la portière; il fut obligé de changer la mèche; alors seulement il s'aperçut qu'il n'y avait plus que deux allumettes dans sa boîte de « suédoises ».

« Tonnerre de brindezingue! s'écria-t-il, en lâchant son juron favori. Me voilà frais, si mon feu ou ma lampe s'éteignent encore... Car il faut que je passe la nuit pour ressusciter ce forçat... Un joli réveillon, entre parenthèses!... Et cinq étages à descendre et à remonter, d'abord, pour ces allumettes... Ah! mais non! je vais en demander quelques-unes à la voisine. »

La voisine, c'était la mère Mathieu, une pauvre vieille, dont la fille, récemment abandonnée par son mari, était morte en couches, au mois de juillet. Le petit avait cinq mois, et l'aïeule, couturière à la mé-



canique, l'élevait au biberon. Bien de la misère, dans ce taudis-là. Le romancier, qui était un brave homme, y était entré quelquefois et y avait laissé sa pièce de cent sous, bien qu'il n'en eût pas de trop pour lui-même.

« Toc... toc... Bonsoir, mère Mathieu. Donnez-moi donc quelques allumettes. »

Mais il s'arrêta sur le seuil, tout interdit. A la lueur d'un bout de bougie, la vieille femme, accroupie, roulait et ficelait son unique matelas. Près du méchant lit de bois rouge, où ne restait plus que la paillasse, l'enfant dormait dans un berceau d'osier.

« Eh ! mère Mathieu, qu'est-ce que vous faites donc là ?

— Vous le voyez bien, monsieur Vignol, répondit la vieille toute pleurnichante. Je vas porter ça au Mont-de-Piété, et il faut que je me dépêche ; car le bureau ferme à huit heures... On me donnera toujours



bien dix francs... C'est de la bonne laine, allez...

— Comment! Votre seul matelas?...

— Il faut bien... Figurez-vous que ma sœur cadette, veuve comme moi, celle qui reste aux Lilas et qui fait des ménages, vient encore de s'aliter, et qu'on ne veut pas d'elle à l'hôpital, rapport à ce qu'elle a une maladie chronique... Alors, je dois l'aider un peu. Elle a été si bonne pour moi... Je coucherai quelques jours sur la paille. On n'en meurt pas... Car j'espère bien dégager mon matelas, quand je toucherai ma quinzaine... Ce qui m'inquiète, c'est le petit. Il me faut au moins une heure pour aller au Mont-de-Piété et chez ma malade. D'ordinaire, je le confie à la concierge, qui est une bonne femme... Mais vous avez vu? Ce soir, veille de Noël, ils ont un repas de famille, dans la loge, et ils en sont aux chansons du dessert... Comment que je vas faire pour le gosse? »



Vivent les pauvres gens! Jean Vignol a des larmes plein ses yeux de bon chien.

« Pas de ça, mère Mathieu!... Laissez votre literie. J'ai encore quinze francs. En voilà dix... Et courez chez votre sœur... Quant au mioche, eh bien! portez-le chez moi. Il dort comme un bienheureux; il ne m'empêchera pas de travailler... Et puis, s'il se met à faire de la musique, eh bien! ce n'est pas si malin de le bercer et de lui donner à boire. »

C'est la vieille, maintenant, qui est contente. « Ah! mon brave, mon gentil monsieur Vignol! » Et l'on installe le berceau près de la table à écrire du romancier, et la mère Mathieu se sauve en marmottant des bénédictions. Et, resté seul avec le petit, l'écrivain se met à rire tout bas dans sa grande barbe.

« Allons! me voilà nourrice sèche. »

Tout ragaillardi par sa bonne action, il

s'installe sous sa lampe, prend la plume. Car, bigre! ne l'oublions pas, c'est demain matin qu'il doit envoyer à l'imprimerie



son feuilleton. Tout le roman est modifié par la résurrection de ce Bouffe-Toujours. Mais, ce soir, il est en train, le conteur. Son forçat, précipité du deuxième plateau de la Tour Eiffel par un élégant gredin,



un vicomte descendant des Croisades et membre du Jockey-Club, attrape une barre de fer à la volée et dégringole jusqu'au quai avec l'agilité d'un ouistiti. Après-demain, il poignardera trois sergents de ville. J'espère que les abonnés vont en avoir, des émotions.

Soudain le petit commence à piauler. Jean Vignol, amusé par ses nouvelles fonctions, prend le biberon, fait boire l'enfant, pas trop maladroitement, ma foi ! pour un début, puis le berce et le rendort.

Mais le romancier ne retourne pas à sa table. Il reste là, pensif, à regarder ce pauvre petit être, la tête au fond de l'oreiller et serrant ses deux poings mignons sur sa poitrine emmaillotée.

Les berceaux ? Les enfants ? S'en est-il assez servi, Jean Vignol, dans ses absurdes romans ! Comme il les trouve stupides, à cette heure, toutes ces invraisemblables histoires d'enfants volés et substitués les



uns aux autres ! Un enfant ! En voilà un, pour de bon, un orphelin, un fils de la misère ! Que deviendra-t-il ? Sa grand'mère est vieille, épuisée de travail et de privations ; elle n'ira pas loin. Alors il sera un de ces petits malheureux que l'Assistance publique élève par milliers et qui tournent mal, le plus souvent. C'est parmi eux que se recrute l'armée des malfaiteurs, des futurs forçats, — les vrais, ceux-là. — Ce pauvre mioche ! Qu'est-ce que la vie lui réserve ? La vie ! Un mystérieux roman, qui devient plus incompréhensible à chaque feuilleton et dont le monotone dénouement n'explique rien !

Jean Vignol tombe dans une douloureuse rêverie. Il n'est pas tout à fait mort en lui, le poète qu'il a rêvé d'être, quand il était jeune. Voilà, maintenant, qu'il se souvient que c'est demain Noël, et que, devant ce berceau, il songe à l'Enfant qui dormait sur la paille d'or, dans l'étable de



Bethléem. Il était venu au monde, celui-là, pour ordonner aux hommes de s'aimer les uns les autres, et, bien que les églises où l'on prêche sa doctrine depuis deux mille ans soient encore debout, le mal et la misère existent toujours.

L'enfant matériellement et moralement abandonné, l'enfant dédié, par une sorte de fatalité sociale, au vice et au crime, voilà le livre qu'il faudrait écrire, en y laissant couler toutes les charités, toutes les tendresses, toutes les indignations, toutes les colères de son cœur. Voilà le roman que Jean Vignol devrait faire, si... Mais à quoi pense-t-il? Jean Vignol n'a pas de talent, n'en a jamais eu. Et il le sait bien. Et si des larmes l'étouffent en ce moment, il pleure à la fois sur l'infortune de ce pauvre enfant et sur sa propre impuissance.

Cependant la porte s'ouvre. C'est la mère Mathieu qui revient tout essoufflée. Oh!



qu'elle est fatiguée et caduque ! Et quel lamentable visage aux mille rides, entouré du lainage noir !

Tant pis ! le brave homme cède au désir qui le tourmente depuis quelques minutes.

« Écoutez, mère Mathieu, j'ai réfléchi pendant votre absence... Du temps de maman, je gagnais assez pour deux... Eh bien ! je vous prends avec moi, voulez-vous ?... Vous vous occuperez du ménage, et je vous aiderai à élever le petit. »

La pauvre femme pousse un cri, tombe sur une chaise, se voile la face de ses mains ; et comme l'enfant, éveillé en sursaut, se met aussi à gémir, Jean Vignol le prend dans son berceau, le regarde de près et pose sur sa joue molle et tendre un baiser déjà paternel...

Mais ce n'est pas tout. Savez-vous que la généreuse conduite de Jean Vignol a été, pour lui-même, très avantageuse ? Il



continue, bien sûr, à servir les mêmes balivernes à son public spécial. Pourtant, il y a dans son dernier roman, *l'Orphelin de Belleville,* on ne sait quoi qui n'était pas dans les autres et qui a fait sangloter les grisettes. Le tirage du *Petit Prolétaire* en a monté, et l'écrivain a désormais ses quatre sous la ligne.

L'ouvrage a même été reproduit dans plusieurs feuilles de province ; et comme, l'autre jour, Jean Vignol était venu toucher ses droits à la caisse de la Société des Gens de Lettres, il a eu la seule joie de sa vie littéraire.

Le plus illustre, le premier des romanciers de ce temps lui a touché l'épaule devant le guichet :

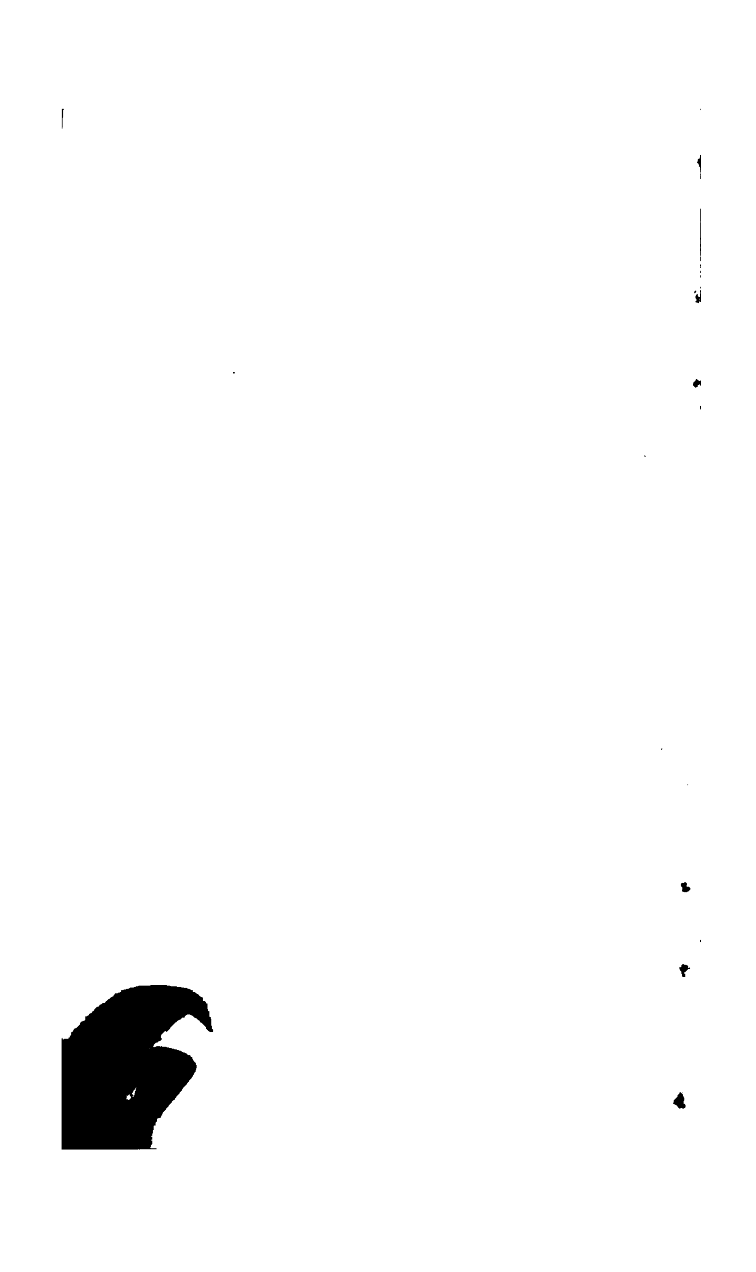
« Dites donc, monsieur Vignol, j'ai lu deux ou trois feuilletons de vous, ces jours derniers... et j'ai trouvé là des choses très bien, très sincères, très émues, sur les enfants... »

Le pauvre homme en rougit jusqu'aux oreilles.

« Merci bien, mon cher maître, répondit-il en bégayant de plaisir. Mais c'est que... voyez-vous... maintenant... quand j'écris quelque chose sur les enfants... je travaille d'après nature. »







L'HABILLEUSE

A l'Odéon, ce soir-là, on donnait *le Dépit amoureux* en lever de rideau, et la belle Sophie Chérubin, qui jouait Marinette, était encore en scène, lorsque Fabrec — vous savez bien, Fabrec, le député à la barbe d'or, qui a l'air si jeune malgré ses quarante ans et qu'on rencontre à toutes les « premières » — entr'ouvrit, sans frapper, la porte de la loge en disant : « Coucou ! »



Le scélérat, qui, depuis quelque temps, était en « flirt » avec Sophie, avait espéré la surprendre au moment du démaquillage, dans le plus séduisant désordre, comme il en avait eu parfois la chance. La scène de fausse pudeur et d'indignation feinte que jouait alors la comédienne amusait toujours beaucoup Fabrec. « Fi ! l'indiscret !... Je vous défends de regarder... Vite, le nez dans l'angle du mur... le temps que je remette mon peignoir... Oh ! ces monstres d'hommes ! » Et cela finissait généralement par un baiser de réconciliation sur la nuque de la belle fille.

Aussi fut-il un peu désappointé en trouvant la loge vide.

Mais Constance, la vieille habilleuse, sortit de derrière un paravent.

« Si monsieur veut bien prendre la peine de s'asseoir... Madame reviendra dans cinq minutes. »

Fabrec se laissa tomber dans un fau-

teuil de perse à fleurs, mit une jambe sur l'autre, et, tout en frappant sa bottine vernie du bout de sa canne, il glissa dans les réflexions, tandis que la vieille femme rangeait de petits objets sur la table de toilette.

Après tout, que venait-il faire chez Sophie Chérubin ? Pas d'amour. A peine un désir. Un jour qu'il devenait pressant, elle lui avait dit, d'un petit air raisonnable : « Écoutez, Fabrec, vous êtes bien gentil. Mais j'ai quarante mille francs de dettes ; et, pour vous autres, c'est fini, le beau temps du Panama... Venez bavarder ici tant que vous voudrez, mais nous ne serons jamais que de bons camarades. » Franchement, elle avait raison. Pourtant, un attrait le ramenait toujours là, l'homme à femmes, un attrait presque désintéressé, car, content d'obtenir par-ci par-là ce que nos ancêtres appelaient les « menus suffraiges », il se plaisait auprès de cette courtisane de race,



si belle et si gaie, et riait franchement de ses saillies spirituelles et relevées d'une pointe de cynisme. Et puis, quoi? Il faut bien tuer le temps.

Tout en songeant, Fabrec regardait machinalement l'habilleuse, et, brusquement, il fut tiré de sa rêverie par le visage de la petite vieille, reflété dans le miroir. Quelle ruine! Quelle navrante laideur!

Sèche comme un bâton, ridée comme une pomme en hiver, une tignasse de cheveux couleur de cendre, des yeux de morte, une dent jaune et trop longue mordant la lèvre violette, elle faisait peur! Et dire que cela avait été une femme, peut-être jolie, sans doute aimée! Elle devait avoir au moins soixante-quinze ans. Et Fabrec, dont le cœur n'était pas mauvais, avait pitié de cette lamentable vieille, travaillant jusqu'à la mort; mais le raffiné éprouvait aussi comme un dégoût de voir cette sorcière en haillons de deuil, qui sem-




G. NEYMARK





blait salir, en les touchant, les dentelles, le nécessaire d'argent ciselé, les peignes d'écaille blonde, toutes les choses de luxe, délicates et parfumées, qui brillaient sur la table de l'actrice.

Soudain, la porte s'ouvrit et Sophie Chérubin parut, une rose à l'oreille, dans sa fringante jupe de Marinette. Elle était fraîche comme un bouquet, la divine brune, et elle éclatait de jeunesse, de beauté, de fard et d'effronterie.

« Ah ! Fabrec ! s'écria-t-elle joyeusement. Eh bien ! vous arrivez à propos et nous allons tailler une petite bavette... On viendra nous prendre tout à l'heure, moi et les camarades, en costume, pour nous mener à la Gaité, où nous jouons dans le « bénéfice »... En attendant, nous causerons... Et, pendant ce temps-là, Constance préparera mon baluchon... Asseyez-vous et soyez sage. »

L'habilleuse avait déjà passé derrière le



paravent. On bavarda, et Sophie, comme elle en avait l'habitude, se mit à taquiner le beau député sur les nombreux succès de galanterie qu'on lui attribuait dans le monde des théâtres. Voyons, était-ce encore vrai, son histoire avec la divette des Nouveautés ? Mais Fabrec était discret. Le véritable homme à femmes l'est toujours ; car il les aime pour elles-mêmes, et non par sotte vanité. Aux questions de Sophie, Fabrec ne répondait que par des plaisanteries, sans rien dire. Elle s'en irritait un peu. Quel sournois il faisait ! Vraiment ? Elle ne parviendrait donc jamais à lui faire raconter une de ses bonnes fortunes de coulisses, une seule !

« Eh bien ! ma chère, finit par répondre Fabrec en souriant, puisque vous y tenez à ce point, je vais vous dire quelle a été ma première passion.

— Pour une femme de théâtre ?

— Oui. Seulement, je vous en préviens,

l'action ne se passe pas rue de Richelieu, et l'héroïne n'est pas sociétaire à part entière... J'avais dix-neuf ans, je commençais mon droit, et j'étais naïf, et j'étais timide!... Un soir, j'entre au petit théâtre des Gobelins, où l'on jouait *la Berline de l'Émigré,* et j'y suis foudroyé d'amour par la jeune première de l'endroit, qui s'appelait Blanche Lilas... Oh! dès son entrée en scène!... Était-elle jeune? Était-elle jolie? Je me le demande, aujourd'hui que je sais que la beauté d'une actrice peut disparaître avec du cold-cream et deux serviettes, et que les ingénues ont généralement un fils lieutenant de cavalerie ou sous-préfet. Mais alors, Mlle Blanche Lilas m'apparaissait comme la plus désirable des femmes. Je ne vivais plus que pour rêver d'elle, et, afin de l'admirer plus souvent, sur les planches des Gobelins, de Montparnasse et de Grenelle, — car la troupe était ambulante, — je vendais tous mes bouquins aux étala-



gistes de la rue Cujas... Grâce à Blanche Lilas, je connais le répertoire des anciens « mélos »... Ah! qu'elle était charmante dans *le Crétin de la Montagne* et dans *Polder ou le Bourreau d'Amsterdam!...* C'est la seule femme pour qui j'aie fait des vers. Ils étaient exécrables, mais sincères, et jamais, bien entendu, je ne trouvai l'audace de les lui adresser... Les vacances m'appelèrent alors en province, dans ma famille. Je les passai à compter les heures, et, le soir même où je revins à Paris, je courus aux Gobelins, puis à Montparnasse, puis à Grenelle. Le nom de mon idole ne figurait plus sur aucune des trois affiches. L'inquiétude, l'affreuse inquiétude que j'éprouvais, me donna le courage d'entrer chez le concierge du théâtre, de l'interroger, et j'appris qu'on n'avait pas renouvelé l'engagement de Mlle Blanche Lilas, qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue... Eh bien! ma chère amie, croyez-moi si vous



voulez, mais j'ai éprouvé, ce jour-là, mon plus douloureux, mon plus amer chagrin d'amour, et j'ai mis de longs mois à m'en consoler.

— Et c'est tout? demanda la comédienne.

— Sans doute.

— Fabrec, vous êtes un mystificateur et vous vous moquez de moi avec vos souvenirs d'étudiant... »

Mais, soudain, la femme de chambre de la comédienne fit irruption dans la loge.

« Madame, madame... Ces messieurs et ces dames montent en voiture... On n'attend plus que vous. »

Et la voix d'un régisseur criait, dans l'escalier :

« Mademoiselle Chérubin... Vite! On est en retard! »

Oust! En une minute, la camériste prit les paquets des mains de l'habilleuse, Sophie s'enveloppa d'une fourrure. « Au



revoir, Fabrec. » Et les deux femmes s'enfuirent.

Le député allait partir à son tour, quand la vieille Constance s'approcha et, levant vers lui sa face de misère :

« Monsieur, murmura-t-elle timidement.

— Hein ?... Quoi, ma bonne ?...

— J'ai une prière à vous adresser... Voilà. Je suis bien lasse. Je n'ai plus de santé. C'est à peine, maintenant, si je puis faire ma besogne... Alors, j'ai demandé mon admission dans un hospice.

— Bien, dit Fabrec distraitement. La prochaine fois vous me remettrez une note. »

Mais l'habilleuse n'avait pas tout dit.

« Et puis, monsieur, il y a une chose qu vous intéressera peut-être à moi davantage... Je vous ai entendu tout à l'heure, quand vous causiez avec madame... Eh bien ! c'est moi qui suis Blanché Lilas. »



Involontairement, Fabrec poussa une exclamation, recula d'un pas. Blanche Lilas ! C'était Blanche Lilas, cette horrible pauvresse en loques noires, avec cette figure pour veiller les morts !



Il s'écria, très troublé, presque avec effroi :

« Mais quel âge avez-vous donc ? »

La vieille eut un pitoyable sourire.

« Pas celui que je parais, c'est vrai. J'ai tant eu de mal, geignit-elle. Mais j'ai soixante-deux ans, et j'en avais déjà quarante et un quand vous m'avez vue jouer, dans la banlieue... Vous le disiez, il n'y a qu'un instant... L'âge des actrices, ça ne se voit pas de la salle... N'empêche que, cette année-là,



justement, on m'a congédiée. On me trouvait trop vieille... Et, tout de suite, ce fut la misère... Trois mois après avoir quitté le théâtre, monsieur, je faisais des ménages. Ce n'est que longtemps après qu'un vieux camarade, qui jouait ici les grimes, m'a fait avoir cette place d'habilleuse... Mais je suis à bout de forces. Il n'y a plus que l'hospice qui me convienne... Ma demande est à l'Assistance publique. Vous pourrez demander... De mon vrai nom, je m'appelle Constance Poireau... Et puisque, dans le temps, monsieur, vous avez fait attention à moi... »

Elle s'interrompit, comme honteuse, craignant de déplaire, en insistant sur ce souvenir, à l'homme qu'elle sollicitait.

Heureusement pour elle, il avait bon cœur.

« J'irai... J'irai dès demain, dit-il d'une voix qui tremblait un peu. Soyez tranquille, je vais secouer les bureaux, leur

mettre le feu sous le ventre... Et si, pour le moment, ajouta-t-il, les doigts au gousset, je pouvais vous être utile!... »

Mais elle eut un geste de refus, discret et très digne.

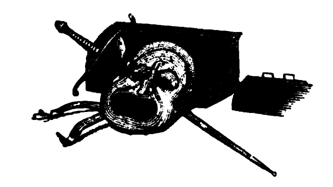
« Merci, monsieur... Tout ce que je désire, c'est d'entrer à l'hospice... Là, avec mon petit secours annuel de la Société des Artistes, je serai parfaitement heureuse. »

Par un mouvement cordial, avant de la quitter, il lui tendit la main. Mais, quand elle y mit la sienne, toute sèche et ridée, il ne put réprimer un frisson, en songeant que, vingt ans plus tôt, il aurait pleuré de joie s'il avait pu déposer, sur cette même main, son timide baiser d'adolescent.

Et, en s'en allant à travers les corridors du théâtre, avec un léger battement de cœur, il s'étonnait, malgré son expérience, de cette étrange vie de Paris, où lui, pres-



que un jeune homme encore, avait le devoir d'obtenir un lit d'incurable pour la femme qui lui avait donné son premier rêve d'amour.





BONHEUR MANQUÉ

La cour — comme dans beaucoup de vieilles maisons de Paris — était étroite et sombre ; et les deux fenêtres se faisaient vis-à-vis. Mais, comme c'était tout là-haut, au cinquième, le soleil accordait son sourire, le matin, à celle de droite, et, le soir, à celle de gauche ; et, par ce beau mois de juin, elles étaient ouvertes toutes grandes.



Installés à leur ouvrage, chacun chez soi, Adrien Lefol, le graveur sur bois, et Rose Robin, la fleuriste, passaient donc toutes les journées l'un devant l'autre. Chaque fois que le voisin regardait la voisine, elle baissait tout de suite sur ses fleurs son joli nez, car elle était honnête fille, toute jeunette et très farouche ; et, lorsqu'elle se risquait pourtant à couler un regard du côté de l'artiste, celui-ci, grand bêta de vingt-trois ans, resté ridiculement timide, s'absorbait bien vite, à son tour, dans son travail.

Ce manège durait ainsi, depuis un mois que le beau temps était revenu ; et, vous ne me croirez peut-être pas, mais le graveur et la fleuriste ne s'étaient pas encore regardés en face. Hein ! Faut-il que les jeunes gens soient godiches !

Par exemple, vous me ririez au nez si je vous disais qu'Adrien ne s'était pas aperçu que Rose était fraîche comme une



aubépine, et jolie à croquer avec son teint clair de brune, son petit nez droit et ses yeux couleur de noisette ; et vous me donneriez un coup de coude en m'appelant farceur, si je prétendais vous faire avaler que Rose n'avait pas remarqué et ne trouvait pas de son goût l'air bon enfant et la moustache d'or à la Van Dyck du bel Adrien.

J'aime mieux aussi vous avouer tout de suite que leur curiosité réciproque s'était éveillée et qu'ils l'avaient tous deux satisfaite. Par la concierge, Rose savait qu'Adrien avait du talent « dans sa partie », et n'était pas mauvais sujet, bien qu'il rentrât quelquefois tard, les soirs qu'il allait à la brasserie Land avec ses camarades ; et Adrien n'ignorait pas que Rose était seule au monde, parfaitement sage, et vivait très étroitement de son métier.

Mais ils avaient si peu d'audace que les choses s'étaient arrêtées là. Oui, par ce



beau printemps, tandis que, tout près d'eux, dans le carré de ciel bleu, cerné par les toits, les moineaux pépiaient de joie amoureuse, les deux jeunes gens, qui se voyaient chaque jour, du matin au soir, n'avaient encore rien tenté pour se rapprocher l'un de l'autre. A peine osaient-ils, après quelques semaines de ce constant et silencieux voisinage, se saluer, quand ils ouvraient leur fenêtre, d'un léger mouvement de tête et d'un demi-sourire.



Il faut dire qu'Adrien n'était pas seulement retenu par la timidité. Assurément, il la trouvait délicieuse, la petite fleuriste.



Mais, en honnête garçon, il s'était dit tout d'abord : « Une fille sage... faudrait épouser. » Et aussitôt, d'ailleurs, il avait songé : « Pourquoi pas ? » Il se rappelait, non sans dégoût, sa dernière maîtresse, la grande Irma, qui posait l'ensemble chez les sculpteurs. Elle l'avait trompé avec Gérard, avec Bordier, avec Rossignol, autant dire avec toute la brasserie Land. Se marier, avoir une bonne petite camarade, c'était bien séduisant. Mais voilà. Le métier n'allait pas si bien. L'artiste n'avait d'économies que ce malheureux billet de mille — récent héritage d'un vieux parent — qu'il gardait en cas de chômage ou de maladie. Pour se mettre en ménage, c'était maigre. Elle lui plaisait pourtant bien, la jolie voisine. Mais, dame, il hésitait.

Dans le cœur de Rose, la belle mine du graveur et sa moustache blonde avaient fait de pires ravages. L'amour dans la solitude, cela pousse comme le lierre à l'ombre.



Il avait des distractions, le jeune homme. Sans parler d'Irma, qu'il avait encore, l'autre soir, rencontrée à Bullier et à qui il avait pardonné, de minuit à neuf heures du matin, ses innombrables trahisons. Adrien passait d'amusantes soirées, chez Land, devant les bocks, avec ses amis. On y parlait d'esthétique, on se montait la tête pour les pointillistes, on blaguait M. Bouguereau ; — tandis que la fleuriste, tout en tortillant entre ses doigts ses brins d'étoffe et de papier, ne songeait qu'à son frêle espoir, à son humble rêve. Elle n'avait rien de mieux à faire que d'aimer le beau garçon d'en face, et, sans qu'elle s'en doutât, son pauvre cœur était pris.

Qu'aurait-il fallu pour qu'on fît connaissance ? Oh ! bien peu de chose. Si le graveur, en ouvrant sa fenêtre pour y fumer sa cigarette matinale, avait été un peu moins timide, s'il avait dit enfin à l'ouvrière : « Bonjour, voisine, » la glace était rompue.



On aurait causé, de loin, d'abord, à travers la cour; mais, bientôt, on aurait eu des choses très intéressantes à se dire à voix plus basse et de plus près. Là, pour se rejoindre, il n'y avait pas besoin d'avoir des ailes, de franchir l'abîme. Il suffisait de suivre le couloir, à droite, encore à droite, et la première porte. Quand Adrien aurait frappé, c'est le cœur de Rose qui eût fait un fameux « toc toc! » L'idylle, bien entendu, aurait fini par un mariage; car on était une petite personne qui se respectait. Mais on n'aurait pas traîné, je vous assure, pour se fabriquer soi-même la parure de fleurs d'oranger.

Hélas! Le voilà déjà fini, le joli rêve; elles se sont envolées, les gracieuses chimères! Un jour, la fenêtre d'Adrien ne s'ouvre pas. Le lendemain, le surlendemain non plus. Très inquiète, Rose interroge la portière et apprend que le graveur est parti en emportant sa clef et en disant



seulement que son absence pourra se prolonger, qu'on ne s'inquiète pas, qu'il enverra l'argent du terme. Et Rose est bien triste en remontant dans sa chambre. Parti ! il est parti sans qu'elle ait même obtenu de lui un regard vraiment amical, un franc sourire. Allons ! Elle s'était trompée. Il n'avait jamais fait attention à elle. Quelle déception ! Quel chagrin !...

Ce n'était pas absolument vrai. La veille même de son départ, le graveur avait songé sérieusement à entrer en amitié avec sa voisine. Mais, le soir même, — girouettes que nous sommes ! — il faisait une grosse folie.

Dans un café-concert, où il avait suivi une bande de camarades, il était ébloui par la crinière rousse et les lèvres de sang de Blanche Corail, la « gommeuse » au grand chapeau de roses, qui donnait sa représentation d'adieu. Un des amis d'Adrien connaissait Blanche, lui faisait signe. A peine


G.NEYMARK





démaquillée, en costume de voyage, — car elle devait, à minuit, prendre le train du Havre, où elle chantait le lendemain, — la cabotine rejoignit les rapins, prit un verre de chartreuse avec eux, et, à peine assise, dévora des yeux le beau graveur. Et comme, toujours timide, il lui adressait des compliments maladroits, regrettait son départ, brusquement, elle le prit par le cou et lui dit dans l'oreille, en le grisant de sa chaude haleine : « Viens avec moi, si tu me veux ! »

S'il la voulait !... Cinq minutes après, dans le fiacre encombré de petits bagages, elle lui brûlait la bouche d'un premier baiser. La voiture s'arrêtait un instant devant la maison où logeait Adrien. Le temps de prendre son argent, de jeter des vêtements et du linge dans une valise, de dire quelques mots à la concierge, et puis, vite, cocher, à la gare !...

L'artiste resta là-bas, trois mois, accro-



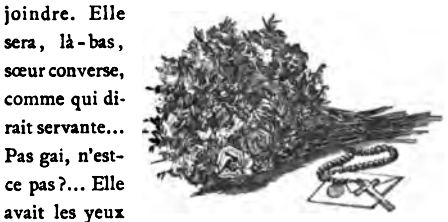
ché aux jupes de la chanteuse. Trois mois de misère et de dégoût! Quinze jours suffirent pour que la toquade de Blanche Corail et la poignée de louis d'Adrien fussent dissipées. Et alors, quelle honteuse vie de dettes, de bas expédients pour rester près de cette fille, qui lui infligeait toutes les humiliations du partage, qui ne lui cédait plus que de mauvaise grâce et par pitié, et que, pourtant, il désirait toujours avec la même fureur sensuelle! Enfin, après une rupture ignoble, une scène de gros mots et d'injures, le malheureux eut le courage de fuir et de se jeter dans un wagon de troisième, épuisé, vidé, ruiné — et pour bien des jours.

Au cri d'étonnement presque douloureux de la concierge devant sa maigreur, son air de fatigue et ses habits en haillons, Adrien ne répondit d'abord que par un brusque : « Oui, me voilà. » Mais, soudain, le souvenir de la gentille fleuriste



lui revint à la mémoire, il demanda de ses nouvelles.

« Mlle Rose ? répondit la portière. Partie depuis trois jours... La petite s'ennuyait trop, voyez-vous. Une cousine à elle, qui est religieuse à Lyon, l'a décidée à la rejoindre. Elle sera, là-bas, sœur converse, comme qui dirait servante... Pas gai, n'est-ce pas ?... Elle avait les yeux rouges en me disant adieu... Mais quoi ? Elle gagnait son pain, tout juste... Et pour une pauvre fille qui est toute seule et qui veut rester sage, le couvent, c'est encore ce qu'il y a de mieux. »



Sous l'impression de cette nouvelle mélancolique, Adrien remonta chez lui. Mais, en rentrant dans sa chambre, fermée de-



puis longtemps, il aperçut, sur le carreau, une lettre qu'on avait, sans doute, glissée sous la porte. Surpris, il la ramassa, l'ouvrit et la lut. Elle ne contenait que ces quelques mots :

« Je vous ai attendu trois mois. Adieu.
« Je vous aimais. — Rose Robin. »

Et comme, malgré ses faiblesses, le pauvre garçon n'avait pas le cœur mauvais, il fut affreusement navré, moins encore d'avoir dédaigné cet amour qui s'offrait à lui que d'avoir fait souffrir une femme ; mais il ne comprit pas que, par ce billet mis sous sa porte trois jours avant son retour, la Destinée lui signifiait sa loi, qui exige que, presque tous, nous passions, sans le voir, à côté du bonheur.





BONNE FILLE

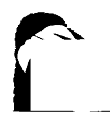
QUEL vilain soir de novembre! Le gaz miroitait dans la boue. Le long du trottoir, heurtant parfois de l'épaule les boutiques déjà fermées, un malheureux — un jeune homme de vingt ans à peine — allait en chancelant. Sur son passage, les gens se retournaient, et quelques-uns avaient un rire blagueur, le prenant pour



un ivrogne. La vérité, c'est qu'il succombait de faim et de fatigue.

Léo Bernis, dès l'enfance, s'était senti poète. Au petit séminaire de sa ville natale, où l'on fit la charité d'un peu de grec et de latin à cet orphelin d'une famille dévote, il avait été l'écolier paresseux qui, quelquefois, par caprice, étonne les maîtres et se montre supérieur aux forts en thème, aux premiers de la classe. A dix-sept ans, Léo fut refusé au baccalauréat, parce qu'il ne sut pas dire exactement les dates de la guerre du Péloponèse, qui sont pourtant indispensables pour la vie de tous les jours ; mais le vieux prêtre, excellent humaniste et naïf comme un enfant, sous qui Léo avait fait sa rhétorique, lui prédit, en lui donnant la bénédiction et l'accolade du départ, un bel avenir dans les lettres, car l'enfant avait confié au bonhomme le cahier qui contenait ses premiers vers, délicats poèmes d'avril, frais comme des fleurs d'amandier.





Aussitôt libre du joug scolaire, Léo courut à Paris et il y vécut, comme tant d'autres, d'idéal, d'espérance et de mauvaise charcuterie. C'est à la science de reconnaître si la saucisse plate pousse à l'élégie et si le fromage de cochon est favorable au sonnet. Mais un fait acquis, c'est que les jeunes poètes n'ont, en général, pas d'autre alimentation.

Selon l'usage, Léo Bernis porta d'abord son manuscrit chez un éditeur fameux. Deux mois après, on lui remit un court rapport, dû à la plume féconde du « critique littéraire attaché à la maison », qui couvrait de fleurs le jeune rimeur et concluait à la publication de son ouvrage, à ses frais et dépens, bien entendu. Remarquez qu'il fut favorisé dans cette circonstance, qu'on lut son œuvre et qu'on en apprécia le mérite. Mais il n'en était pas plus avancé ; car quelques leçons mal payées, quelques abrutissants travaux de



copie étaient ses seuls moyens d'existence, et, avant de s'offrir le luxe d'un volume en caractères elzéviriens, avec fleurons et culs-de-lampe, il devait se préoccuper de la charcuterie quotidienne. Encore s'en tenait-il aux bouts de boudin et à la galantine et n'osait-il pas élever ses désirs jusqu'à la côtelette panée.

En somme, il menait une vie très noble et très pure.

Écrivains « arrivés », chers et éminents confrères, lequel d'entre nous — sincèrement, la main sur la conscience — ne regrette pas l'époque lointaine où il ne sentait pas souvent dans son gousset le frottement de deux pièces de quarante sous, mais où il ne rêvait que d'art candide et désintéressé ?

Cependant, pour le pauvre Léo Bernis, la misère fut par trop impitoyable. Bientôt les copies, les leçons lui firent défaut. Un pensionnat où, pour la pâtée et la niche,



il avait accepté la chaîne du chien captif et où il exerçait l'atroce métier de pion, tomba en déconfiture. Il fut trois jours sur le pavé, coucha dans les démolitions. Par ce froid et brumeux soir de novembre, où il chancelait dans les rues, il n'avait pas mangé depuis quatorze heures, c'est-à-dire depuis son premier déjeuner, composé d'un petit pain et de l'inévitable saucisse.

Rien dans la poche. Il avait bien, pour cette nuit-là, un asile. Un camarade, presque aussi pauvre que lui, et, comme lui, parti dès le matin à la recherche de quelque travail, — le camarade qui lui avait prêté les trois sous du déjeuner, — lui ouvrirait encore son galetas. Mais cet ami logeait très loin, tout là-haut, derrière la butte Montmartre, et Léo, qui, pour se réchauffer un peu, avait passé la soirée à la bibliothèque Sainte-Geneviève, venait à peine d'en sortir. Une heure et



demie de marche, pour s'étendre, le ventre creux, sur un canapé d'hôtel garni! Le malheureux enfant, qui sentait ses jambes fléchir sous lui, commençait à se croire incapable d'un tel effort. Son estomac grondait; la migraine battait ses tempes. Il était au désespoir.

Soudain, au coin d'une rue, une voix de femme, un peu rauque, mais sans trop de rudesse, murmura tout près de lui :

« Joli blond, tu ne viens pas me voir? »

Machinalement, il regarda la fille. C'était une grosse brune, pas jeune, bien plus de trente ans, en cheveux, vêtue d'une robe sombre et d'une pèlerine noire. Plutôt l'aspect d'une faubourienne, d'une ouvrière quelconque. Seuls, les yeux « faits », la pointe de rouge sur les joues, révélaient la professionnelle.

Le jeune poète était chaste. Il n'avait encore aimé que les fées et les princesses de ses rêves. Cette rencontre lui fit hor-



reur. Il voulut se hâter ; mais ses forces l'abandonnaient. Quelques pas plus loin, il dut s'appuyer à la muraille.

« Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc, le bébé ?... Un petit coup de trop ?... »

La femme l'avait suivi, rejoint ; et maintenant, elle le dévisageait, de tout près, en face, avec un sourire effronté.

Il défaillait ; une sueur froide mouillait son front.

« Laissez-moi, » murmura-t-il.

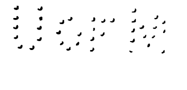
Mais la physionomie de la fille avait changé brusquement. De la bonté passa dans son regard.

« Es-tu malade ? »

Alors la bête, qui souffrait trop dans la personne de ce pauvre enfant, manqua de courage, se plaignit. Et, fermant les yeux, il soupira :

« Je n'ai rien mangé depuis ce matin, huit heures !... J'ai faim !... »

Ah ! ce ne fut pas long ! Elle le prit vio-





lemment par le bras, le poussa dans une allée béante, ouvrit une porte et l'entraîna dans sa chambre, qui était au rez-de-chaussée. Une chambre de pauvresse, à chaises de paille, au lit bombé d'un édredon rouge, et où, sur une table ronde, une bougie brûlait dans un chandelier de cuivre.

Brisé par le besoin et par la honte, Léo tomba sur une chaise, et le visage voilé par les deux mains, il pleurait, secoué de sanglots. Mais la femme, palpitante d'émotion, et deux grosses larmes délayant son fard, avait ouvert le buffet, mis le couvert, et, vite! vite! placé devant son hôte du pain, une bouteille, un gros morceau de veau froid dans sa gelée. Et comme, parmi ses pleurs, il balbutiait : « Merci!... Merci!... » elle lui disait, sans le tutoyer maintenant, prise d'un instinctif respect pour le malheur : « Ne vous fatiguez pas à me parler... Mangez d'abord. » Et, quand il se mit à manger, avidement, les mains


G.NEYMARK





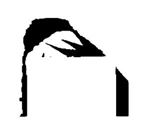
tremblantes, elle, par délicatesse, craignant de le gêner, s'agenouilla devant le foyer pour ranimer le feu, n'en finissant plus de remuer les braises et murmurant tout bas, entre ses dents : « Le pauvre mignon !... Le pauvre mignon !... »

Pourtant, elle revint vers lui, ayant peur qu'il ne se servît pas assez largement, par discrétion, et elle lui mit encore de la viande sur son assiette et du vin dans son verre, comme une maman eût fait pour son fils. Puis, tout à coup :

« Mais que je suis bête !... Pour bien digérer, il faut quelque chose de chaud... Un peu de café, hein ?... »

Et revenue au coin du feu, elle s'y établit, la cafetière entre les jambes, et tourna la manivelle.

Alors, il la considéra. C'était une fille de la plus basse espèce, fanée, usée, à la taille lourde, aux mains de laveuse de vaisselle. Avait-elle pu, jadis, avoir le



charme de la force et de la santé, quelque beauté du diable ? A peine. Aujourd'hui, elle était presque une vieille femme, d'une graisse jaune, avec un triple menton et déjà quelques cheveux gris près des tempes.

Mais Léo Bernis, qui était un vrai poète, — et qui, plus tard, devait devenir un poète célèbre, — la regardait avec des yeux mouillés de tendresse et de reconnaissance. Et, quand elle lui eut versé le café, en en prenant elle-même une petite goutte, « pour vous tenir compagnie, n'est-ce pas ? » il lui demanda son nom.

Elle ne répondit pas immédiatement. Debout, de l'autre côté de la table, comme intimidée, croisant les bras et se tenant les coudes, elle parut réfléchir et finit par dire :

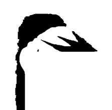
« A quoi bon ?... Il ne peut y avoir rien de commun entre une femme comme moi et un gentil petit délicat monsieur comme

vous... Ce que j'ai fait est tout simple, et je ne veux rien vous offrir de plus. Vous ne voudriez pas... Aujourd'hui, je vois bien, vous



n'êtes pas heureux; mais du courage!... Vous avez la jeunesse, et c'est un fameux trésor... Qu'est-ce que vous faites de votre état?... »

Léo eut un sourire plein d'amertume.



« Je fais des vers, » répondit-il.

Mais elle reprit, sans étonnement :

« Je comprends, vous faites des chansons... Patience, le succès viendra... Et puis, si vous tenez à savoir mon nom, eh bien, ils m'appellent tous Margot... Mais quand, par hasard, vous penserez à moi... oui, ce sera plus gentil... dites Marguerite. »

Elle se tut et baissa les yeux. Il sentit qu'il n'avait plus qu'à partir.

Mais sur le seuil, au moment de l'adieu, Léo Bernis, profondément ému d'avoir encore découvert tant de douceur et de pitié dans le cœur de la misérable créature, eut une idée d'or, une inspiration de poète. Il prit la main de cette femme, — sa main dure et ridée, aux ongles noirs, sa main de servante et de prostituée, — et, s'inclinant, il y déposa un respectueux baiser, comme sur la main d'une reine.





L'ODEUR DU BUIS

CONTE DE PAQUES

« JAMAIS ! s'écria le père Bourgeuil en se levant avec violence et en jetant sa serviette sur la table. Jamais !... Tu m'entends bien ?... Jamais !... »

Et tandis que le vieux maître maçon arpentait furieusement la salle à manger, avec de brusques volte-face d'ours en cage, en faisant craquer ses lourdes bottes, ma-



man Bourgeuil, tenant baissés sur son assiette ses yeux humides de larmes, épluchait machinalement des amandes sèches.

Depuis deux ans, la même dispute éclatait souvent entre les deux époux, comme cette fois encore, à la fin du repas, au moment du dessert. Car il y avait deux ans qu'ils étaient brouillés avec leur fils Édouard, et qu'il avait épousé, contre leur consentement, une maîtresse ramassée par lui on ne savait où, au quartier Latin, du temps qu'il achevait ses études de droit. Comme ils l'avaient aimé, gâté dès son enfance, cet Édouard, leur enfant unique, venu après dix ans de ménage, quand ils ne l'espéraient plus ! Tout de suite, Bourgeuil, l'ancien compagnon, — alors déjà petit entrepreneur, — avait dit à sa femme : « Tu sais, Clémence, on est en train de rafistoler Paris de fond en comble, avec ce diable d'Haussmann. Le bâtiment va fort, et si cela continue, j'aurai fait fortune dans







douze ou quinze ans d'ici. Aussi j'espère bien que ce petit paroissien-là n'aura pas besoin de grimper dans les échafaudages, comme son papa, et de rentrer tous les soirs, éreinté, avec des taches de plâtre sur sa veste grise... Nous en ferons un monsieur, n'est-ce pas, la bourgeoise ? »

Et les choses s'étaient passées comme le désirait le père. Édouard fut, au lycée Louis-le-Grand, un brillant élève, et Bourgeuil, le paysan arrivé à Paris, du fond du Limousin, avec une paire de souliers de rechange et deux pièces de cent sous nouées dans un coin de son mouchoir, eut l'orgueil de voir son fils félicité par Monsieur le Ministre, à la distribution des prix du Concours général. Un sujet d'avenir, quoi ! qui passerait en se jouant licence et doctorat, qui pourrait aborder n'importe quelle carrière ! « Et nous laisserons à ce gaillard-là vingt-cinq bonnes mille livres de rentes, disait le père Bourgeuil, en frap-



pant du plat de sa grosse main l'épaule de sa femme. Et, saperlotte, il s'agira bientôt de le marier, hein! la mère, et de trouver une jolie fille, bien éduquée comme lui, qui le rende heureux et qui nous fasse honneur. »

Ah! ils étaient loin, ces beaux projets! Le jeune homme, à qui, par faiblesse, ils avaient meublé une chambre en ville, avait rencontré cette fille — une traînée, parbleu! — et s'était mis avec elle. Et les études n'avaient plus marché. A vingt-cinq ans, Édouard n'avait pas même fini sa thèse de licence. Très tristes, très déçus, les vieux parents ne désespéraient encore de rien, pourtant. Ils songeaient : « Jeunesse se passera. » Mais, un jour, l'idiot avait l'audace de leur déclarer qu'il adorait sa maîtresse et qu'il voulait l'épouser. Oh! si alors le père Bourgeuil n'avait pas été foudroyé d'apoplexie, c'était une chance, par exemple; car ses oreilles s'étaient gon-

flées de sang, à en éclater. Il avait chassé son fils, lui coupant les vivres. « Si tu donnes mon nom à cette coquine, s'était écrié le vieux maçon, cramoisi de colère, n'attends pas un sou de nous deux avant notre mort ! » Mais le méchant, l'ingrat enfant les avait outragés jusqu'au bout, leur envoyant les sommations légales, rompant toutes relations avec eux. Et maintenant, il s'était marié avec sa poupée et il vivait d'un misérable salaire de commis, au fond d'une banlieue, comme un pauvre.

Certes, depuis deux ans qu'ils ne voyaient plus leur fils, les vieux époux avaient cruellement souffert. Mais, dans les derniers temps, la situation s'était encore aggravée. La faute de la maman, voyez-vous. Elle était trop malheureuse aussi, et elle avait fléchi la première. Sa colère était moins forte que son chagrin. Elle penchait maintenant du côté du pardon. Enfin, elle osa en parler à son mari.





Mais il eut un accès de fureur, lança un « jamais » dont les vitres tremblèrent, défendit à la pauvre femme de dire un mot de plus sur ce sujet.

Elle ne put lui obéir, essaya de plaider encore la cause du coupable. Mais, à chaque tentative nouvelle, le père Bourgeuil entrait en rage, faisait une scène terrible. Et ce fut l'enfer à la maison. Ces deux vieilles gens, qui n'avaient pas un reproche à se faire, qui avaient vécu et travaillé côte à côte pendant plus de trente ans et qui s'étaient fidèlement et solidement aimés, devinrent presque des ennemis, vécurent sur le pied de guerre. Chaque soir, à la fin du dîner, les hostilités recommençaient. Et la discussion finissait toujours par des mots qui blessent le cœur.

« Tiens, veux-tu que je te dise, Bourgeuil?... Tu es sans pitié!

— Eh bien! toi, la vieille, sache-le une fois pour toutes... Tu es par trop lâche! »



Et le maître maçon sortait en faisant claquer la porte.

Alors, restée seule auprès de la lampe, dans ce salon cossu où elle gardait ses anciennes habitudes de femme du peuple et ses bonnets de linge, la vieille maman pleurnichait sur son tricot ; et Bourgeuil, qui s'ennuyait chez lui, à présent, en face de cette triste figure, allait rejoindre, au café voisin, quelques habitués qui l'attendaient pour la partie de manille. Là, tout en donnant les cartes, il déblatérait contre les mœurs du temps, où l'autorité paternelle était méprisée par les enfants, où se perdait chaque jour davantage le respect de la famille. Lui, du moins, il donnerait le bon exemple, il serait sévère jusqu'à la fin envers le rebelle. C'était même son unique sujet de conversation, et, malgré le prestige que lui donnait sa fortune, ses compagnons de jeu le traitaient parfois, après son départ, d'ennuyeux personnage



et de vieux « raseur ». Mais, en sa présence, on plaignait son malheur et on louait sa fermeté. Il y avait surtout l'employé des contributions — celui dont la pipe sentait si mauvais — qui répondait invariablement aux imprécations du bonhomme contre son fils par cette phrase approbative :

« Bravo, père Bourgeuil !... Vous êtes un Romain ! »

En réalité, le père Bourgeuil était de la Haute-Vienne et ne possédait sur l'antiquité que des notions très confuses. Néanmoins, il connaissait vaguement l'histoire du vieux Brutus, et la pensée qu'il était un homme de cette trempe-là flattait agréablement son amour-propre. Cependant, quand il sortait du café et se trouvait tout seul dans la nuit, il se disait — oh ! tout bas — que ce Brutus avait l'âme bien dure et que c'était affreux de condamner son fils à mort.



Mais voici Pâques-Fleuries, un gai dimanche de vent aigre et de clair soleil. Tout le monde s'est souvenu du proverbe : « En avril, n'ôte pas un fil » ; mais Paris a quand même un air de fête. Les femmes, un peu honteuses de leurs toilettes d'hiver, aujourd'hui fanées, reviennent de l'église avec du buis qui sort de leur manchon. Car tout le monde en a, du buis, et les chevaux d'omnibus eux-mêmes portent un petit rameau près de l'oreille.

Le père Bourgeuil, qui s'est attardé la veille au café, et qui a fait sa manille jusqu'à minuit, se réveille tard. Il est d'une humeur massacrante. Hier soir, au dessert, sa femme lui a encore parlé d'Édouard et a tâché de l'apitoyer. Elle avait pris des renseignements. Elle savait que la femme de leur fils — car, après tout, c'est leur bru, on ne peut pas dire le contraire — n'était pas une rien-du-tout,



comme ils l'avaient cru d'abord. Oh ! une pauvre fille, sans doute, qui avait d'abord été corsetière. Mais, voyons, qu'est-ce qu'ils étaient, eux, les parents ? Des ouvriers parvenus, et voilà tout. Ils n'avaient jamais espéré, n'est-ce pas ? établir leur garçon au faubourg Saint-Germain. Quand Édouard avait fait la connaissance de son Angelina, — un vilain nom, si vous voulez, mais ce n'était pas sa faute, — eh bien ! elle était sage ou à peu près. Et, dans tous les cas, depuis qu'elle vivait avec leur fils, — oui, bien avant qu'ils fussent mariés, — rien à dire sur le compte de la petite, oh ! mais, — tu sais, Bourgeuil ? — pas ça ! Est-ce que, vraiment, il ne finirait pas par avoir un peu d'indulgence pour ces malheureux enfants ?...

« Car, mon vieux, ils sont dans la misère, oui, dans la misère ! A cette compagnie d'assurances où il a trouvé un emploi, devine ce que gagne notre Édouard... Deux



cents francs par mois, ce que tu dépenses d'argent de poche, pour tes cigares et ton café. Ces choses-là crèvent le cœur... Oh ! je ne te demande pas de les voir. Mais les aider un peu, seulement ; quand nous nous gobergeons, est-ce que ce ne serait pas juste ?... »

Et la pauvre vieille, comme son mari ne répondait rien et tournait pensivement entre ses doigts le petit verre qu'il venait de vider, avait quitté sa place, fait le tour de la table, posé sa main — timidement — sur l'épaule du chef de famille irrité. Vain effort ! Papa Bourgeuil s'était tout à coup rappelé qu'il était un « Romain », avait vomi des malédictions, hurlé son éternel : « Jamais ! »

Donc, ce matin, il est singulièrement triste et maussade, le vieux maître maçon. Il est nerveux et s'est coupé deux fois en se faisant la barbe. Fichtre non ! il ne sera pas assez jobard pour faire des rentes à



monsieur son fils. Un « Romain », vous dis-je. Est-ce que, à sa place, le vieux Brutus aurait fait des rentes ? Dire que, la veille, il avait été sur le point de s'attendrir ! Voilà ce que c'est d'écouter les femmes. Pas d'énergie pour deux sous, les femmes.

Et raffermi dans ses résolutions, le père Bourgeuil met une chemise blanche et son complet gris des jours fériés. Car, bien qu'il ait vendu son fonds depuis quelques années, il a gardé, en homme traditionnel, le costume de sa profession, les habits gris pour aller sur le chantier, qui ne craignent pas le plâtre.

Il descend au salon, ce salon dont il était si fier lorsque les choses l'intéressaient encore, et il regarde la pendule sur laquelle Galilée en bronze doré — pourquoi Galilée ? — montre du doigt un globe de marbre, qui est le cadran, et semble affirmer qu'il tourne. Le globe ne tourne pas,







— peut-être pour donner raison à l'Inquisition, devant laquelle l'illustre mathématicien abjura son hérésie, — mais le cadran marque onze heures; et le bonhomme, qui, ce matin, a bon appétit, s'impatiente à la pensée qu'on ne déjeunera qu'à midi.

Alors la mère Bourgeuil revient de la messe, avec un gros paquet de buis, qu'elle pose sur le guéridon et qui, soudain, emplit la chambre de son odeur fraîche et forte.

Ce n'est pas un poète, le père Bourgeuil; il n'a pas une nature très délicate. Mais, tout de même, il a des sensations, comme vous et moi, et, comme chez vous et chez moi, ces sensations évoquent pour lui des souvenirs.

Et, tandis que la vieille divise les rameaux, afin d'en décorer le logis, leur pénétrant parfum trouble le cœur du bonhomme. Il se rappelle un matin de Pâques-Fleuries, — ah! qu'il y a longtemps! —



quand il était encore compagnon et quand sa femme faisait des journées comme couturière. Ils étaient encore en pleine lune de miel, car ils s'étaient mariés peu de jours avant le carême. Comme aujourd'hui, elle avait apporté, en revenant de l'église, quelques branches de buis dans leur pauvre et unique chambre, et les avait suspendues au-dessus du lit nuptial. Qu'elle était gentille, et comme il l'aimait! Et, par un rapide effort de mémoire, il revoit, en un instant, leurs longues années de vie commune, pendant lesquelles elle a été si

laborieuse, si économe, si dévouée. C'est pourtant cette bonne femme-là qu'il fait souffrir, à cause de leur mauvais fils!... Mais est-il si mauvais? Sans doute, on doit honorer ses père et mère et leur obéir. Pourtant, ce sont peut-être des excuses pour bien des fautes que la jeunesse et l'amour!

En ce moment, la vieille femme, qui le suit d'un œil ému, a pris un brin de buis, s'est approchée de la muraille, a levé les bras, et voici qu'elle attache le petit rameau au-dessus de la photographie de leur Édouard, — de leur Édouard en collégien, du temps qu'il avait tous les prix et qu'ils étaient si fiers de lui.

Ma foi, il ne sait plus où il en est, le vieux maçon. La tête lui tourne; l'odeur du buis le grise, d'une bonne griserie de miséricorde et de générosité. Il va vers sa femme, lui prend les mains, et, après un



regard jeté sur le portrait, il murmure, de sa rude voix, soudain rouillée :

« Dis donc, Clémence, si nous lui pardonnions?... »

Ah!... Le cri de joie lui sort des entrailles, à la maman... Et son homme qui l'appelle Clémence, comme dans leur jeunesse! Il y a plus de quinze ans qu'il ne lui a donné ce nom-là!... Elle comprend qu'il l'aime toujours, son mari, son vieux camarade!

Elle lui saute au cou, l'embrasse éperdument sur toute la figure, lui prend la tête à deux mains, lui parle à l'oreille. Car elle n'a pas pu y tenir. L'autre dimanche, elle est allée voir leur fils. Il est si malheureux de les avoir offensés! S'il n'est pas venu cent fois leur demander pardon, c'est qu'il n'a jamais osé!

« Et tu sais, ajoute-t-elle, — et sa voix se veloute et se fait caressante, — tu sais,



j'ai vu sa femme... Il ne faut pas non plus lui en vouloir, je t'assure... Si mignonne, jolie comme une rose!... Elle adore notre Édouard, ça se sent tout de suite... Elle tient si bien leur pauvre ménage... Son passé? Je sais bien. Mais puisque Édouard l'aime ainsi... Dans le petit monde, — et nous en sommes, du petit monde, — on n'est pas si sévère... Et puis, je vas tout te dire, elle est enceinte de trois mois et nous serons bientôt grands-parents. »

Mais il est oppressé, le père Bourgeuil, il étouffe; et, mettant ses gros doigts tremblants sur la bouche de sa femme :

« En voilà assez, la mère... Fais mettre quatre couverts, envoie chercher un fiacre... Tiens, portons-leur un de ces rameaux, en signe de paix... et ramenons-les déjeuner ici... »

Et, tandis que la maman, comme assommée de bonheur, défaille en sanglotant sur la poitrine de son mari, le père



Bourgeuil — où est-il, le « Romain » ? où est-il, l'ancien Brutus ? — se met à pleurer à son tour, comme une vieille bête.





LA PETITE PAPETIÈRE

Dans le faubourg, — une rue assourdissante, populeuse, où, du matin au soir, les vitres tremblaient au fracas des camions et des omnibus, — tout le monde connaissait, estimait et respectait la petite papetière. Et l'on avait bien raison ; car il ne se pouvait rien voir de plus gentil que cette blondinette en robe noire bien ajustée, dans sa boutique si proprement tenue, quand elle pliait lestement les

journaux du soir qui sentaient bon l'imprimerie toute fraîche. Je dis blondinette, je devrais plutôt dire roussotte ; car la chevelure, trop abondante pour être toujours bien peignée, tirait sur le cuivre, et, dans le joli et régulier visage, dont quelques taches de son piquaient le teint rose, deux yeux charmants étincelaient, couleur de noisette.

Accorte, complaisante, aimable, comme il faut l'être dans le commerce, mais pas effrontée pour un liard, avec, dans toute sa personne, ce je ne sais quoi de décent qui trahit tout de suite l'honnête fille, c'était vraiment là un amour de petite papetière. Si vous aviez demeuré dans le quartier, je suis sûr que, tous les matins, en allant à votre atelier ou à votre bureau, vous vous seriez détourné de votre chemin afin d'acheter votre journal chez elle plutôt qu'ailleurs. Ils n'y manquaient pas, les jolis-cœurs, vous savez, les commis de



magasin, les miroirs à farceuses, qui logent le diable dans leur porte-monnaie et ont, quand même, une cravate fraîche. Mais pas de danger que personne se risquât à dire un mot plus haut que l'autre à la jeune personne. Elle avait l'air bien trop comme il faut. Et puis le papa était toujours là, au fond, derrière le comptoir, le papa à demi paralytique, les mains un peu tremblantes, ayant, avec ses favoris blancs, son bonnet grec et son gilet de tricot, l'air confortable d'un concierge de maison à ascenseur.

On savait, dans le faubourg, que le pauvre vieux, qui avait été autrefois garçon de recette chez un banquier et qui, depuis son attaque, ne recevait qu'un secours insuffisant de son ancien patron, aurait dû aller à l'hospice, sans sa brave et laborieuse fille. C'était elle qui le faisait vivre, qui le soignait tendrement, qui l'établissait, chaque matin, dans son fauteuil,



avec du linge blanc, net comme torchette, et qui entretenait chez lui l'illusion d'être un bourgeois, un homme établi. Car, bien qu'elle fît tout à la maison, elle répétait aux voisines : « Si vous saviez combien papa m'aide !... comme il m'est utile ! » La vérité, c'est que, les trois quarts du temps, il tournait ses pouces. Mais lorsque entraient des clients pas pressés, des gamins de l'école demandant un sou de plumes de fer, ou la rôtisseuse d'en face, une bavarde à qui il fallait vingt minutes pour choisir un agenda, la petite papetière les faisait servir par le bonhomme, qui s'en acquittait lentement, maladroitement, en s'appuyant aux meubles. Et, pour qu'il ne soupçonnât pas alors la ruse délicate, sa fille feignait d'être très occupée et disait à la pratique : « Vous voyez, sans papa, je ne m'en tirerais pas... aujourd'hui surtout que j'ai à classer tous mes *bouillons* de la semaine, pour les hebdomadaires. »







Vous pensez bien qu'une adorable petite papetière comme celle-là, qui avait atteint ses vingt ans aux dernières giroflées, n'aurait pas eu de peine à trouver un amoureux ; et, bien entendu, pour le bon motif. Mais voilà. Elle était trop fine, trop « demoiselle », pour se contenter du monde, assez vulgaire, du faubourg. Un garçon étalier, qui lui achetait, tous les jours, *la Lanterne,* fit sa demande et fut éconduit. C'était pourtant un gars superbe, ayant du bien de chez lui et qui songeait à s'établir ; mais son tablier souillé de sang fit horreur à la fillette, habituée à ne manier que de menus objets très propres, et qui éprouvait un plaisir instinctif à toucher du papier blanc.

Elle découragea aussi, mais avec douceur et sans avoir l'air d'y toucher, l'amour timide et respectueux dont brûlait pour elle le fils de l'épicier du numéro 24.

Il s'appelait Anatole, et, malgré son nez



retroussé et son air nicodème, il était plein d'imagination, il ne rêvait que d'explorations lointaines et d'héroïques aventures. Tous les huit jours, il venait à la papeterie prendre le *Journal des Voyages,* à cause des truculentes images qui représentaient le combat d'un lion et d'un rhinocéros, ou bien un serpent boa absorbant, en pleine forêt vierge, un gentleman vêtu de coutil, avec son casque de liège, ses bottes et sa carabine à deux coups. En acquérant un « Repas d'anthropophages », il fut foudroyé d'amour par la jolie papetière. Mais elle ne répondit point à sa flamme, comme on dit dans les opéras, ne parut même pas s'en apercevoir, et le triste Anatole dut se borner à l'admirer silencieusement, quand elle lui donnait, le samedi matin, une « Chasse aux morses sur une banquise » ou un « Sacrifice humain au Congo ».

Donc, le cœur de l'aimable fille n'avait pas encore parlé, lorsque, un matin, elle

vit entrer dans sa boutique, pour y prendre une feuille à cinq centimes, un grand et maigre garçon, aux cheveux incultes, tout de noir vêtu, très râpé, l'air un peu braque, mais avec des yeux de diamant noir et le sourire d'un jeune dieu.

Et la petite papetière eut le pressentiment soudain qu'elle allait être très malheureuse.

Il revint chaque jour, jetant un sou et un regard à la pauvre fille. Mais elle sentait bien qu'il la regardait sans la voir.

Elle voulut savoir qui il était, et elle apprit, par la fruitière, qu'il habitait dans une mansarde, au sixième étage d'une maison des environs, d'une maison tranquille, où l'on refusait les enfants, les chiens et les pianos. Elle sut, en outre, qu'il venait de recevoir congé, attendu qu'il passait une partie de ses nuits à se promener de long en large en hurlant des vers, en sa qualité de poète dramatique, et que désormais le



propriétaire était décidé à introduire dans tous ses baux, comme cas rédhibitoire, l'exercice de cette profession, la considérant comme aussi funeste pour un immeuble que les états à marteaux.

Jusque-là, disons-le, la petite papetière s'était peu intéressée à la littérature. Les confiseurs ont horreur des sucreries; les marchands de journaux n'en lisent aucun. Mais, dès qu'elle fut amoureuse, elle parcourut les feuilles, dans l'espoir d'y trouver le nom de cet homme aux yeux de flamme, qui entrait tous les jours dans sa boutique, sans qu'elle pût jamais obtenir de lui autre chose qu'un sourire de politesse, de ce beau dédaigneux, qui lui avait si profondément troublé le cœur.

Et elle le trouva, ce nom, elle le retrouva, chaque matin, à la fin de bien des pages qui lui firent de la peine, car le poète publiait alors obscurément, dans un journal peu répandu, un roman-feuilleton, où



ce pauvre diable qui logeait au premier en descendant du ciel, et dont la redingote montrait la corde, ne parlait, tout naturellement, que de courtisanes folles de luxe et de duchesses à trente quartiers.

Et, chaque fois qu'il entrait dans la boutique pour acheter son journal d'un sou, la pauvre fille était maintenant encore plus malheureuse et n'osait même plus souhaiter qu'il fît attention à elle, dans la crainte d'être méprisée.

Cela dura des mois, de longs mois. Car le poète logeait toujours dans le quartier. Il avait trouvé, au fond d'un jardin, un réduit d'où on ne l'entendait pas vociférer ; et le nouveau propriétaire le tolérait là, à peu près comme il eût permis à son autre locataire, le marchand de vin, de laisser jouer du cor de chasse dans sa cave. Cela dura de longs mois, plus d'une année, pendant laquelle la romanesque petite papetière rêva beaucoup, soupira sou-



vent, et même pleura quelquefois sur son oreiller.

Puis le poète déménagea, ne revint plus. Elle en eut un gros chagrin et ne le dit à personne. Du temps passa encore. Elle se consola un peu. Son père, qui sentait venir sa fin, lui conseillait de se marier. Mais aucun homme ne lui plaisait. Le vieillard mourut. Elle resta toute seule, avec sa tristesse, et, comme certaines blondes à peau très fine, se fana de bonne heure, eut assez vite presque l'air d'une petite vieille.

Enfin, un jour, — oh! plus de douze ans s'étaient écoulés, — elle apprit, par les journaux, que son client d'autrefois venait de faire représenter, avec éclat, un grand drame en vers au Théâtre-Français, qu'il était désormais riche et célèbre. Et elle en fut comblée de joie, dans son bon cœur.

L'*Illustration* publia le portrait du triomphateur, rajeuni par le succès, beau comme

jadis, superbe. Elle contempla la gravure avec mélancolie et elle venait de la suspendre, non sans un peu d'orgueil intime, à son étalage, lorsqu'elle vit arriver son ex-admirateur, Anatole, qui n'avait point fait le tour du monde et était devenu tout simplement, par droit de succession, l'épicier du numéro 24. Aujourd'hui, marié et père de famille, l'homme au nez retroussé ne se souvenait plus de sa passion pour la petite papetière et ne venait plus chez elle que pour acheter



le *Journal des Voyages,* car il avait conservé son ancien goût.

Elle eut l'espoir que l'épicier remarquerait le portrait de l'*Illustration,* qu'il aurait entendu parler du drame applaudi, de l'auteur fameux en un jour, qu'elle pourrait rappeler à Anatole que cet auteur avait été leur voisin, dans le temps, qu'il venait chaque matin prendre un journal chez elle... Et, tout en causant, — oui, maintenant qu'elle était presque une vieille femme, — eh bien ! elle aimerait à confier à ce témoin de sa jeunesse enfuie que le glorieux poète l'avait rendue rêveuse autrefois et lui avait inspiré un sentiment. Et cet aveu serait pour elle une grande douceur.

Mais le maniaque Anatole, entré brusquement dans la boutique, prit silencieusement son journal — dont la première page représentait, ce jour-là, le shah de Perse faisant empaler son conseil des mi-

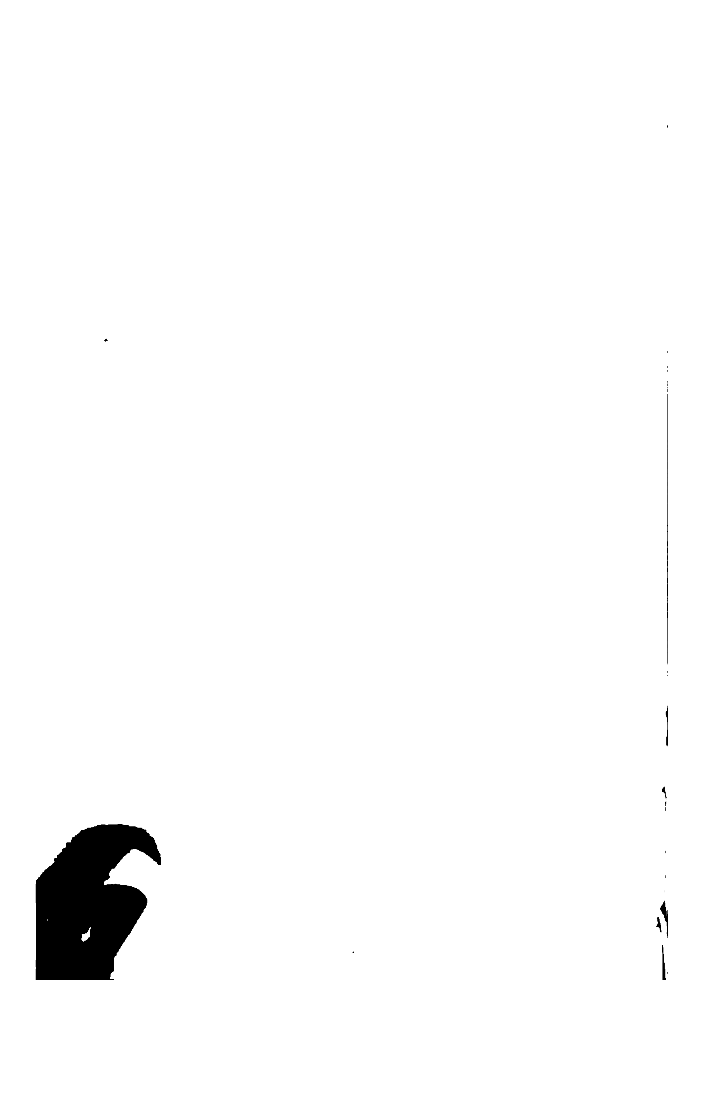


nistres — et, jetant deux sous sur le comptoir et un bref bonjour à la marchande, il s'en alla.

Alors la petite papetière poussa un gros soupir ; et personne n'a jamais su son secret.







PILIER DE CAFÉ

PENDANT les quinze ans qu'avait duré son premier mariage, Mme Râpe n'avait pas eu beaucoup d'agrément, attendu que son mari, l'un des plus forts droguistes en gros de la rue de la Verrerie, passait, par mauvaise habitude, toutes ses soirées au café. Pas d'autre reproche à lui faire. Très bon commerçant, — même un peu filou, ce qui ne gâte rien, — M. Râpe avait



fait d'excellents coups dans les ricins et dans les cacaos, et la maison prospérait. Enfermée, tout le jour, devant le grand-livre, dans une cage de verre, au milieu du magasin imprégné de violentes odeurs, Mme Râpe avait la satisfaction de constater, à chaque fin de mois, un bénéfice considérable. Et, comme le but de la vie, n'est-ce pas ? est d'empiler des écus, cette femme de tête, cette correcte bourgeoise, rendait justice à son mari. Seulement, comme on fermait boutique à six heures et demie, qu'on se mettait à table à sept, et que M. Râpe, aussitôt après le dessert, prenait sa canne et son chapeau et ne revenait qu'à minuit du *Café du Gaz*, Mme Râpe, qui n'avait pas d'enfants, s'ennuyait ferme pendant les longues soirées et bâillait sur son tricot.

Les dimanches et les jours fériés, le droguiste consentait à promener un peu sa femme, dans l'après-midi; mais c'était



tout. Aussitôt après le roquefort ou le camembert, « Monsieur » filait au café comme d'habitude, et laissait son épouse dans la solitude. A peine la menait-il, deux ou trois fois par hiver, à l'Opéra-Comique, selon le rite très rigoureusement observé par la bourgeoisie parisienne, — et encore M. Râpe allait-il là comme un chien qu'on fouette.

Mme Râpe était une personne incapable de trahir ses devoirs ; mais elle ne pouvait se défendre d'une sourde irritation. Soyez donc une honnête femme, une associée utile et laborieuse, passez donc toutes vos journées dans une prison transparente, la plume à la main, à écrire des chiffres sur un gros registre, pour que votre mari vous en récompense si mal et préfère à votre société celle de cinq ou six videurs de bocks, tout au plus bons, entre deux parties de cartes ou de jacquet, pour prédire la chute du cabinet à brève échéance ; ce qui n'est



vraiment pas malin, puisque la France s'offre en moyenne, deux fois par an, sa crise ministé-



rielle, à peu près comme les Anglais se purgent aux deux équinoxes.

Peu à peu, Mme Râpe avait pris en grippe son époux. Aussi, lorsqu'il mourut subi-

tement, — méfiez-vous de l'atmosphère surchauffée des estaminets, en hiver; un chaud et froid, en sortant, et votre affaire est faite, — lors donc qu'il mourut, sa veuve ne lui accorda qu'une quantité de larmes assez raisonnable et fut rapidement consolée. Elle avait de l'aisance, — vingt mille livres de rentes, sans compter la maison de commerce dont la vente produirait une forte somme, — elle venait seulement d'atteindre sa trente-sixième année, et son armoire à glace lui présentait l'image d'une forte brune, encore très appétissante, malgré son soupçon de moustache. Avant l'expiration du délai légal, Mme Râpe caressa le projet de se remarier.

Or, le premier commis de la maison était un certain M. Rozier, bel homme, ancien sous-officier, avec cet air mauvais sujet qui plaît aux dames. Du vivant même de feu Râpe, la patronne, dans sa prison vitrée, regardait parfois avec bienveillance ce



solide gaillard. Veuve, elle le considéra comme un parti très convenable. D'abord, plus besoin de vendre le fonds et de renoncer à des gains légitimes. Le commis était plus jeune qu'elle, soit. Mais l'armoire à glace, la flatteuse armoire à glace, affirmait à la belle droguiste qu'elle pouvait encore être aimée. Et puis, voyons, « Madame Rozier », cela sonnait mieux que « Madame Râpe ». Et c'était la même initiale pour le linge et pour l'argenterie.

Treize mois après l'enterrement du droguiste, où se remarquait une couronne avec cette inscription : « Les habitués du *Café du Gaz* », la veuve convolait en secondes noces ; et, sur l'enseigne de la boutique, au-dessous de la mention : « Maison Râpe », le peintre en bâtiment eut bientôt fait d'écrire : « Rozier, successeur ».

Tout marcha bien, pendant les trois jours de lune de miel, à Fontainebleau. Mais, dès

le premier soir du retour à Paris, Rozier, après s'être levé de table, prit son chapeau et sa canne.

« Où vas-tu donc ? lui demanda sa femme, alarmée soudain.

— Mais je sors un instant pour prendre l'air, répondit-il du ton le plus naturel. Je vais faire un tour au café. A tout à l'heure. »

Et il ne revint qu'à minuit, comme le défunt.

Mme Rozier fut consternée. Elles allaient donc recommencer, les interminables soirées d'ennui, de tricot et de solitude. Et le plus terrible, c'était que la malheureuse adorait déjà son mari, qui, en matière de femme et d'amour, s'y entendait singulièrement mieux que le sieur Râpe.

Elle réprima son dépit, interrogea tout doucement son Achille — il s'appelait Achille — au déjeuner du lendemain :

« Tu vas donc tous les soirs au café ? »

La réponse fut décourageante.



« Sans doute. Comme tout le monde... Le patron allait au *Café du Gaz;* moi, je vais au *Café de la Garde nationale...* Tu sais bien, dans la rue de Rivoli... Ils sont à une portée de fusil l'un de l'autre.

— Et vraiment, reprit-elle d'une voix altérée, tu n'aimerais pas mieux rester chez toi... auprès de ta petite femme?

— Si fait... Mais que veux-tu?... Quand je ne sors pas après dîner, je ne digère pas, je dors mal... Je sais bien, oui, te tenir compagnie, ce serait bien plus gentil... Mais tu as besoin de te coucher de bonne heure... Et, je t'assure, c'est nécessaire, c'est même indispensable d'aller au café, pour un négociant. On rencontre là des connaissances, on apprend des nouvelles, on fait des affaires, tout en battant les cartes... Et puis... et puis, quoi?... J'en ai l'habitude. »

Pour l'en guérir, elle essaya de tous les moyens. Elle le supplia et vit qu'elle l'im-


G. NEYMARK



portunait; elle fit des scènes et sentit qu'elle allait lui devenir odieuse. Déjà, la désunion s'introduisait dans le ménage ; et pourtant Mme Rozier était folle de son Achille.

Alors, l'amour donna de l'imagination à cette femme positive. Qu'est-ce qui pouvait donc attirer ainsi les hommes au café ? La compagnie ? Le milieu ? Le décor ? Mais, s'ils avaient tout cela au logis, pourquoi n'y resteraient-ils pas ? L'estaminet chez soi. Telle était la question.

Elle essaya de la résoudre. A force de prières, elle décida son Achille à passer quelques soirées à la maison, avec ses camarades, et elle s'ingénia pour qu'ils y retrouvassent les voluptés spéciales qu'ils allaient chercher au café. L'appartement subit une transformation radicale. Le meuble de salon fut remplacé par des tables de marbre fixées au sol et par des banquettes de molesquine. Le gaz se substitua aux carcels de famille, et le piano fit place à un



comptoir, où Mme Rozier, coiffée et pommadée avec soin, trôna désormais entre des édifices de bols à punch et des trophées de petites cuillers. La salle à manger devint une salle de billard. L'établissement fut pourvu de tous les jeux de société et de consommations, de premier choix. Il y eut des journaux fixés à des planchettes de bois. Enfin tout fut étudié et « pioché » dans les moindres détails, afin de donner une illusion complète. Mme Rozier, par exemple, obtint du domestique qu'il adoptât la petite veste et le tablier blanc, et qu'il laissât pousser ses favoris. Il apprit la mélopée particulière pour crier « un bock à l'as », attrapa le tour de main pour relever bruyamment la cafetière de métal, quand le consommateur ne voulait pas « de bain de pied », et même, par un raffinement de couleur locale, il jeta, deux ou trois fois par soirée, des poignées de sciure de bois sous les tables.

Tout d'abord, M. Rozier et ses amis applaudirent à ce beau trait de dévouement conjugal. Ils adoptèrent d'autant plus facilement cet estaminet privé que les rafraîchissements y étaient gratuits. Chaque soir, après le traditionnel et inoffensif doigt de cour à la patronne, en passant devant le comptoir, ils allaient prendre leur pipe au râtelier, s'installaient et, tout en tripotant la dame de pique, blâmaient les actes du gouvernement. Mme Rozier eut la joie de contempler, de neuf heures à minuit, le visage de son Achille — un peu voilé, il est vrai, par un nuage de tabac — et d'entendre sa voix bien-aimée dire, de temps à autre, « j'en donne », ou encore « je coupe, et atout ». La belle droguiste put alors se







flatter d'avoir enchaîné son mari auprès d'elle, d'avoir fait de lui un homme d'intérieur, un gardien du foyer.

Mais cette chimère dura peu. Au bout d'un mois, Mme Rozier s'aperçut qu'Achille s'ennuyait, éprouvait une tristesse, une nostalgie. Ses camarades, eux aussi, semblaient atteints de la même langueur. Quelque chose leur manquait, visiblement. Mais quoi ?

Éperdue d'inquiétude et sentant que son rêve de retenir Achille à la maison allait s'évanouir, elle voulut s'expliquer avec lui, lui parla avec tendresse et bonté :

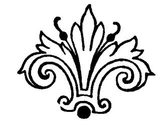
« Voyons... Dis-moi, franchement... N'est-ce pas chez nous comme dans un café ?

— Eh bien ! non, répondit le pilier d'estaminet. C'est cela et ce n'est pas cela... Tu veux la vérité ? Eh bien ! la voici... *La bière manque de pression.* »

Et, dès le lendemain, abandonnant



Mme Rozier à son désespoir, entre deux pyramides de morceaux de sucre, Achille et ses compagnons retournèrent au *Café de la Garde nationale.*







TABLE





Achevé d'imprimer

le vingt-huit septembre mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

I.-3. — 2233.



